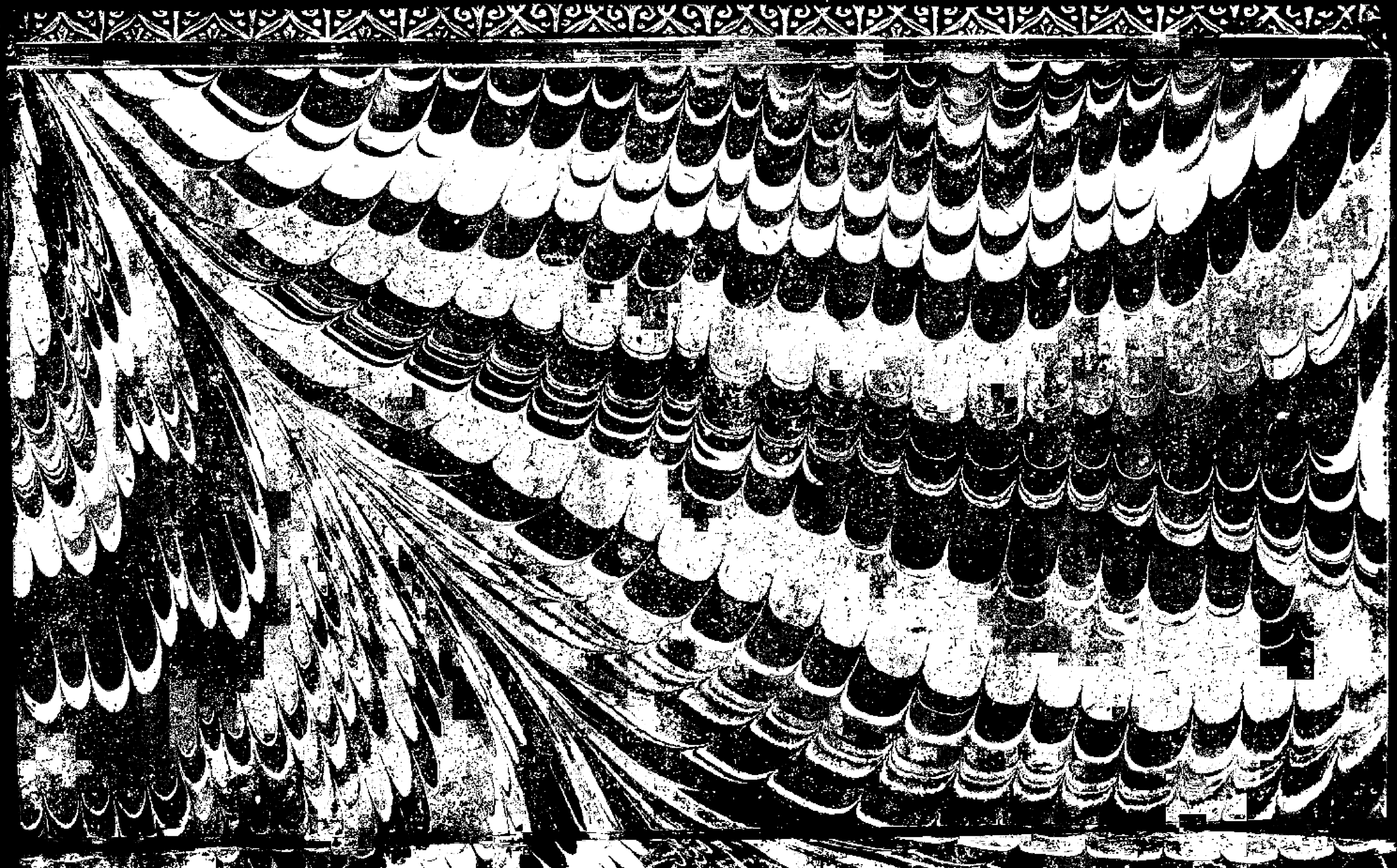
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





1111
H

Cat. Jenyns. 2190.

RELATION
D'UN VOYAGE
DES INDES
ORIENTALES.

RELATION
D'UN VOYAGE
DES INDES
ORIENTALES.

Dedié à Monseigneur l'Evêque de Meaux.

Par M^r. DELLON,
Docteur en Medecine.

TOME I.

Religion de Sarbier

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

8° H - 1293

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le Perron de la sainte Chapelle.

M. DC. LXXXV.

Avec Privilege du Roy.

A

MESSIRE

JACQUES BENIGNE BOSSUET,

EVESQUE DE MEAUX,

Conseiller du Roy en ses Conseils, cy-devant Precepteur de Monseigneur le Dauphin, premier Aumônier de Madame la Dauphine.

MONSEIGNEUR,

Puisque c'est à vôtre

EPISTRE.

Grandeur, que je ſuis redevable de l'heureuſe fin de mes Voyages, j'ay crû qu'il étoit de mon devoir de luy en preſenter la Relation, & je ne pouvois meſme ſans ingratitude chercher aujourd'huy un autre Protecteur, que celuy par les bontez duquel je joüis de la liberté. Ie n'ay que faire de dire icy au Public, tout ce qu'il ſçait de vôtre merite, ny tou-

tes les rares qualitez qui vous ont fait choisir par le plus Grand & le plus Sage Roy de l'Univers pour une œuvre aussi importante, que celle de l'Education de Monseigneur le Dauphin. Ie ne parleray non plus, MONSEIGNEUR, *ny de vos Doctes & Excellens Ouvrages, ny du zele que vous avez pour la Conversion des Heretiques, ny de la be-*

nediction que Dieu donne à vos Travaux, ny de vôtre incomparable Doctrine, que vous faites servir toute entiere à la pieté : outre que ces choses ne sont ignorées de personne, il faudroit, MONSEIGNEUR, *un stile plus élevé que le mien, pour les celebrer dignement ; mais ce que je ne puis taire, c'est que vous estes mon Liberateur, & que*

EPISTRE.

je suis avec tout le respect possible,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE GRANDEUR,

Le tres-humble, tres-obeïssant & très-obligé Serviteur, DELLON.

PREFACE.

UN accident impreveu, m'ayant obligé de partir precipitament des Indes, dans un temps où je n'y songeois point du tout, m'a empêché d'y faire beaucoup de remarques, qui n'auroient peut-être pas été moins utiles qu'agreables. Depuis mon retour j'écrivis cette petite Relation pour satisfaire feu,

lement, à la curioſité de quelques-uns de mes Amis, & ce n'eſt qu'aprés en avoir été long-temps ſollicité que j'ay conſenty qu'elle parût en public.

Il ſe pourra faire que ceux qui ſe donneront la peine de la lire n'y trouveront pas tout ce qu'ils en auront attendu, mais du moins les puis-je aſſeurer, qu'ils n'y verront rien qui ne ſoit ſincere & veritable: ce n'eſt pas ſur le recit d'autruy que j'écris, c'eſt ce que j'ay veu moy-même pendant un Voyage de dix an-

nées. J'ay observé la briéveté autant qu'il m'a été possible, & j'ay évité de rapporter un grand nombre d'avantures, qui en grossissant les Volumes, ne font d'ordinaire que les rendre plus ennuyeux.

TABLE

DES CHAPITRES contenus en ce premier Tome.

CHAP. I. *Départ de France,* page 1

II. *Du Cap Vert,* 6

III. *De l'Isle Bourbon ou Mascareigne,* 14

IV. *Des Tortuës & quelques autres animaux,* 22

V. *De l'Isle Dauphine,* 28

VI. *Du Commerce,* 33

VII. *Des peuples de Madagascar,* 35

VIII. *De la Religion,* 44

TABLE.

IX. *Des Festins*, 49

X. *Des Sauterelles, Crocodiles & Cameleons*, 52

XI. *Voyage de Galamboule*, 58

XII. *De la Baye d'Antongil, & de nôtre retour au Fort Dauphin*, 64

XIII. *Départ de Madagascar pour les Indes*, 70

XIV. *De Surate*, 78

XV. *Suite du precedent*, 85

XVI. *Des differences Religions*, 91

XVII. *Comme les femmes Indiennes se brûlent vives avec le corps mort de leur mary*, 102

XVIII. *Des Temples & des habits des Indiens*, 112

XIX. *Départ de Surate pour le Malabar*, 121

XX. *Suite du Voyage de Malabar*, 127

TABLE.

XXI. *Du Malabar*, 134

XXII. *Du Iacque & de la Manga*, 144

XXIII. *Du Poivre, Cardamone, Canelle & Bethel*, 147

XXIV. *Des animaux, & particulierement de l'Elephant*, 157

XXV. *Suite des animaux du Malabar, où il eſt parlé du Tigre*, 170

XXVI. *Suite des animaux, du Iacard, du Bufle, de la Civette & du Singe*, 179

XXVII. *Suite des animaux*, 186

XXVIII. *Des Peuples du Malabar, & de leurs Coutumes*, 199

XXIX. *Des Nabers*, 206

XXX. *Suite des Coutumes*, 211

XXXI. *Suite des Coutumes*, 217

XXXII. *Suite des Coutumes*, 224

XXXIII. *Des habits*, 229

XXXIV. *Des richeſſes des*

TABLE.

Pagodes, 233
XXXV. *Des Idoles*, 238
XXXVI. *Des Armes*, 241
XXXVII. *Des Mahometans*, 246
XXXVIII. *Eſtabliſſement à Tilcery*, 251
XXXIX. *Départ de Baliepatan*, 257
XL. *Voyage de Monſieur de Flacour chez le Samorin*, 264
XLI. *Nouveaux troubles à Tilcery*, 268
XLII. *Arrivée de pluſieurs Vaiſſeaux*, 272
XLIII. *Départ de Tilcery*, 276

Fin de la Table du Tome I.

RELATION
D'UN VOYAGE
DES INDES
ORIENTALES.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de France.

LA curiosité est une chose naturelle à tous les hommes, mais la jeunesse a plus de penchant à se satisfaire que ceux qui ont passé ces premiers feux : j'eus la pas-

sion de voyager dés mon enfance, & aprés avoir achevé mes études, je partis de Paris sans aucun dessein déterminé que celuy de quitter la France, & de chercher dans le commerce des Etrangers la connoissance de leurs mœurs. J'arrivay au Port Loüis l'année 1667. & la Compagnie Royale faisant alors un embarquement, j'entray à son service dans le Vaisseau nommé la Force, d'environ 400. tonneaux, commandé par le Sieur Marchand, qui sortit du Hâvre accompagné de l'Aigle d'or, le 20. Mars 1668. au bruit de nos canons, & de ceux de la Forteresse; mais le vent nous manquant presque aussi-tôt, il falut moüiller l'Ancre sous l'Isle de Groy, à deux lieuës de la

terre ferme, où nous demeurâmes jusques au matin, qu'un vent Nord-est enfla nos voiles, & nous pousſa en pleine mer.

D'abord les incommoditez ordinaires attaquerent ceux qui n'avoient jamais été sur cet Element; je payay le tribut comme les autres, mais le temps me fit une habitude de cette fatigue: Nous ne vîmes que la mer & le Ciel jusques au 28. que nos Sentinelles découvrirent quatre voiles un peu au dessus du vent. La guerre qui étoit alors entre la France & l'Espagne nous fit craindre des ennemis; nôtre Capitaine disposa son équipage à combattre, pendant que l'Aigle d'or, plus leger que nostre Vaisseau, gagna le vent, & s'approcha de ceux que nous avions

veus; On sceut que c'étoit des François qui alloient en Terre-neuve, & nous continuâmes nôtre route. Une tempête de dix-huit heures nous fatigua cruellement le lendemain, & nous sortions à peine de ce danger qu'un autre plus considerable nous menaça; nôtre vaisseau faisoit une si grande quantité d'eau que les deux pompes ne suffisoient pas. Nos gens accablez du travail étoient déja convenus avec les Officiers de l'Aigle d'or qu'on avoit avertis, qu'il falloit relâcher en France; mais aprés une recherche plus exacte ou plus heureuse que les premieres, on trouva la voye d'eau qui fut aussi-tôt arrétée, & nous ne songeâmes plus qu'à la joye d'être échapez du danger. Un

grand vaiſſeau nous parut encore à la pointe du jour, l'Aigle ſe mit à la portée du canon, & fit une décharge pour l'obliger à baiſſer ſes voiles; mais comme il fit difficulté d'obeïr, on déploya le pavillon blanc, qui le mit à ſon devoir. C'étoit un Navire de la Compagnie établie à Dieppe, qui alloit au Senegal trafiquer d'yvoire, de plumes, & de poudre d'or; le Capitaine nommé le Moyne nous ſuivit quelques jours, & demeura à l'emboucheure du Niger, pendant que nous vogâmes vers le Cap vert, où nous arrivâmes le dernier d'Avril.

CHAPITRE II.

Du Cap Vert.

C'Eſt un endroit de l'Affrique ſcitué ſous le quatorziéme degré au Nord de la ligne équinoxiale; il y a une grande Ance où les Vaiſſeaux ſont expoſez à tous les vents, & l'on n'y en voit guere chercher de l'abry. L'abordage des Chaloupes eſt tres-dangereux, & il y perit des gens qui avoient reſiſté à de terribles orages. Les Holandois habitoient une petite Iſle proche de la terre ferme dans ce temps, qui avoit eu autant de maîtres qu'on avoit veu de Nations la ſouhaiter, & ces derniers ne la poſſedoient appa-

rammment que parce qu'on ne la leur avoit point disputée, elle est ingrate, & pour y subsister il faut chercher des vivres à la terre ferme. Les peuples du Cap vert sont beaucoup plus affreux que le reste des Affriquains. La laideur est égale entre les hommes & les femmes : celles que j'y ay veuës portent leurs enfans derriere le dos, & leur donnent à tetter par dessus les épaules, elles aiment la chasse, sont aussi peu chastes que belles, & ne rougissent point de faire publiquement des propositions amoureuses aux étrangers. Quoy que ces Affriquains ayent quelque connoissance de la religion Mahometane, ils observent beaucoup de ceremonies superstitieuses, que l'Alcoran n'ensei-

gne pas. Ils reçoivent assez bien ceux que la fortune conduit sur leurs terres, mais le vol est si commun parmy eux, qu'on doit s'en deffier: la chasse leur fournit abondamment dequoy vivre, & le millet est leur pain ordinaire, parce qu'ils recüeillent beaucoup moins de ris & de bled.

Je ne m'arrêteray point à décrier leur maniere de vivre, trop de personnes l'ont fait avant moy, & comme je veux être sincere, j'avouë que je ne m'en trouve pas assez bien informé, n'ayant demeuré parmy eux, qu'autant qu'il le falut pour prendre quelques rafraichissemens.

Nous levâmes les anchres le 12. de May, & les vents étant favorables nous n'cûmes point d'autre incommodité qu'un peu

de calme, pendant lequel nous nous occupions à pêcher des Requins, que les Portugais appellent Tuberons, pour le ſeul plaiſir de les tuer. C'eſt un poiſſon dont la chair eſt dure & fort indigeſte, il y en a de ſi grands, qu'ils pourroient avaler un homme, & l'on n'en mange que dans les dernieres extremitez : la femelle porte ſes petits & ne fait point d'œufs, j'en ay trouvé juſques à douze d'un pié & demy de long dans le ventre de leur mere, ils ſont beaucoup meilleurs que les grands. On pêche d'autres poiſſons entre les deux Tropiques, que les mêmes Portugais appellent Bonites ; c'eſt un des plus agreables rafraichiſſemens de cette mer. Il s'en voit auſſi de volans, à peu prés

de la grandeur & de la forme des harans ; leurs ailes reſſemblent à celles des chauves-ſouris. Ils ne s'en peuvent ſervir que tant qu'elles ſont humides, ce qui les oblige à ſe plonger ſouvent dans l'eau. C'eſt une choſe ſurprenante que la quantité en ſoit ſi nombreuſe, veu qu'ils ont des ennemis par tout, & qui les pourſuivent ſans relâche ; les oyſeaux les perſecutent dans l'air. Les Bonites par une cruelle anthipatie ne leur font pas plus de quartier dans la mer, quand ils y veulent chercher un azile, de ſorte qu'ils ſont dans la crainte perpetuelle de perir.

Nous paſsâmes la ligne équinoxiale ſur la fin de May, & le tropique de Capricorne le 24. Juin ; juſques à lors nôtre voya-

ge n'avoit rien eu que de fort agreable, mais l'eau manqua à ceux de l'Aigle d'or, avec leſquels il falut partager la nôtre; la nuit ſuivante il fit fauſſe route & nous abandonna. Deux jours aprés nôtre Vaiſſeau retomba dans l'accident de faire eau avec tant d'abondance, que la perte en parut infaillible, parce qu'il n'y avoit point de lieux où nous puſſions relâcher, & nous fûmes long-temps à n'attendre que le moment d'une mort cruelle; l'ouverture fut encore découverte, & le remede n'eut pas plûtôt arrété le mal, que l'eſperance de vivre redonna la vigueur & la joye à tous ceux à qui la crainte & le travail les avoit ôtées. Le vent nous devint fort contraire au paſſage de ce Cap

ſi celebre, formidable à tous les voyageurs ; enfin nous le doublâmes heureuſement ſur la fin de Juillet, & le 7. d'Aouſt nous découvrîmes l'Iſle Dauphine, appellée auparavant de Saint Laurens, & par ſes habitans originaires, Màdagaſcar, à la hauteur de 26. degrez Sud, & du côté de l'Oüeſt, ce qui ſurprit nos Pilotes qui avoient crû en être à l'Eſt. Il falut extremement travailler pour doubler le Cap le plus meridional de l'Iſle, à cauſe de l'oppoſition du vent. Ce fut alors que la maladie commença à deſoler nôtre équipage, & que nous vîmes en peu de temps le ſcorbut attaquer les deux tiers de nos hommes ; c'eſt ce fleau cruel que les Mariniers François appellent mal de terre,

parce que ce n'eſt que ſur elle qu'on y peut eſperer du ſoulagement, peu des nôtres en furent exemps, & la rigueur des vents ajoûta une fatigue déplorable à ce malheur, de ſorte que ſans un ſecours miraculeux de la Providence, tout étoit ſur le point de perir. Avec tant de ſouffrances differentes nous ne perdîmes que trois perſonnes dans nôtre bord, & le vent ſe laſſant de nous travailler, nous arrivâmes à la veuë de l'Ile Bourbon, appellée auparavant Maſcareigne le 1. Septembre, mais il nous fut impoſſible de l'approcher que le quatriéme jour : Nous moüillâmes l'anchre vis à vis d'une habitation que les nôtres appellent de Saint Paul, à l'Oüeſt de l'Iſle, & l'on travailla

avec toute la diligence possible à mettre les malades à terre ; nous perdîmes encore deux hommes, dont l'un fut noyé, & l'autre mourut sur le rivage.

CHAPITRE III.

De l'Isle Bourbon ou Mascareigne.

QUoy que plusieurs personnes ayent parfaitement bien décrit les beautez de cette Isle, je ne laisseray pas de dire ce que j'en ay veu, pour ne point interrompre mon dessein. Elle est scituée sous le 21. degré au Midy de l'Equateur, & distante de l'Isle Dauphine d'environ 150. lieuës ; son circuit peut avoir 22. lieuës, & sa figure est pres-

que ronde ; les François l'habitent depuis prés de 40. ans , & rien ne nous apprend que d'autres peuples l'ayent poſſedée avant eux. Pour être ſous la Zone torride que les anciens ont crû inhabitable , l'air que l'on y reſpire ne laiſſe pas d'être agreable , & la chaleur que la proximité du Soleil cauſe pendant le jour , eſt temperée par les roſées qui tombent toutes les nuits. Il n'y pleut jamais que ſur la fin de Février ou au commencement de Mars : pendant ce temps les vents que l'on appelle houragans regnant ſur les côtes , empêchent les Vaiſſeaux d'en approcher , parce qu'il n'y a point de Ports , & qu'ils n'y pourroient demeurer ſans peril. Depuis que les François en étoient en poſ-

ſeſſion juſques au temps que nous y paſsâmes, on n'y avoit point encore veu de malades : tous les voyageurs affligez d'incommoditez differentes y trouvent ordinairement la ſanté, & plus de quatre-vingt de nos hommes en firent l'heureuſe experience dans l'eſpace de dix ou douze jours. Cette Iſle eſt arrouſée par pluſieurs petites rivieres ſi fertiles en poiſſon, que pour les traverſer à pié, ce qui ſe peut faire aiſement, on eſt obligé de s'appuyer ſur un bâton pour ne chanceler pas, par le nombre & la rapidité des poiſſons, que l'on prend à la main ſans avoir beſoin de lignes ny de filets. Nos François ont nommé le côté du Nord païs brûlé, parce que l'on y voit durant la

nuit des flâmes s'élever de terre, ſans qu'il en reſte rien pendant le jour qu'une grande ſeichereſſe, qui rend ces plaines ſteriles. Il y a une fertilité toute oppoſée au Nord-eſt, que l'on appelle le beau païs. Les François n'ont rien oublié pour le cultiver, & les fruits, les grains & les herbages y viennent abondamment; on y trouve d'excellens melons d'eau, que les Indiens appellent patequas, & les Portugais balancias, ils ſont plus gros que ceux d'Europe, ont l'écorce plus verte, & la chair plus mole, rien au monde ne* deſaltere mieux, le goût en eſt delicieux, & quelque excez que l'on en faſſe, il n'en reſte aucune incommodité.

Les bananes ou figues d'Inde, n'y ſont pas plus rares, ny

moins agreables. L'arbre qui les porte eſt bien different des nôtres, ſa plus grande hauteur va juſques à huit ou dix piez, ils ne jettent aucunes branches, & l'on voir ſeulement au haut du tronc quelques feüilles qui en ſortent immediatement, il pouſſe un bourgeon de la groſſeur du bras, qui devient long de trois piez, où les bananes ſont attachées en formes de grappes. Les feüilles ont juſques à ſept piez de longueur, & deux & demy de large, le fruit eſt different en goût, en couleur, & en grandeur; les plus petites de ces figues ont environ trois pouces de long & deux de tour, & les plus groſſes un pié de long, elles jauniſſent en meuriſſant, il y en a cependant quelques-unes qui demeu-

rent toujours vertes; la peau qui les couvre eſt épaiſſe & peu attachée à la chair qui paroît blanche; le gouſt en eſt admirable, & les arbres en ſont pleins toute l'année.

Les ananas ſont meilleurs & beaucoup plus rares que les banannes, ils approchent de la groſſeur de nos melons, la figure en eſt ovale, la couleur jaune, & la peau ſemblable aux pommes de pin; ce fruit porte au ſommet un petit bouquet vert tiſſu en forme de couronne, & cela joint à ſon excellence, le fait appeller le Roy des fruits; il eſt fort chaud, on le tempere cependant avec du vin & du ſucre, & l'excez en ſeroit dangereux: Il ne produit point de graine, & pour le multiplier on ne fait

que transplanter quelques rejetons qui croissent au pied de la tige, qui n'est pas plus haute que celle d'un artichaut, & ne porte jamais qu'un fruit & une seule fois : on fait la même chose pour les bananiers.

Il y a d'une infinité d'autres sortes de fruits dont la description seroit ennuyeuse, & à laquelle il n'est pas necessaire de s'arrêter. La premiere habitation que les François ont faite à Bourbon est celle que l'on appelle de Saint Paul ; elle est scituée à l'Oüest de l'Isle, auprés d'un grand étang dont l'eau est bonne à boire, & qui produit quantité de poisson, il n'est qu'à cent pas de la mer, & toutes les fois que les houragans de Mars excitent quelques tempêtes, les flots

inondent le petit espace de terre qui separe l'étang & la mer, & mêle son eau salée avec la douce ; mais comme ces orages durent peu, l'étang perd le goût du sel, que ce mélange luy avoit donné.

L'on ignore qui peut avoir conduit des pourceaux & des chêvres dans l'Isle Mascareigne, mais ces animaux s'y sont si fort multipliez, que l'on en rencontre de grandes troupes par tout. On éleve des chiens pour les prendre avec moins de peine, & particulierement les pourceaux qui sont les plus farouches. Comme il n'y a pas plus de vingt-cinq ans qu'on a fait venir des taureaux & des vaches de l'Isle Dauphine à Bourbon, ils y sont encore assez rares & mémes sauvages.

CHAPITRE IV.

Des tortuës, & quelques autres animaux.

LEs tortuës de terre y ſont ſi communes, que ceux qui marchent avec le plus d'empreſſement ſont ſouvent obligez de s'arréter par leur rencontre nombreuſe & frequente; la chair en eſt fort bonne, & approche du goût du veau, & l'on tire une huile de leur foye qui peut ſervir dans le beſoin à la ſalade.

Celles de mer ſont beaucoup plus rares, elles ne viennent à terre que la nuit, à l'Oüeſt de l'Iſle, du côté de S. Paul, & couvent leurs œufs dans le ſa-

ble aprés les avoir soigneusement couverts pour les cacher aux pourceaux, qui les mangent. Quand on les veut prendre, il faut observer le temps qu'elles sortent de l'eau, & lors qu'elles en sont un peu éloignées, on les renverse en leur passant un bâton sous le ventre ; celles de terres étant plus rondes se retournent plus facilement. Il y en a des unes & des autres prodigieusement grandes, le goust de leur chair est different, & celle de mer a une vertu particuliere pour le soulagement de ceux qui sont attaquez du scorbut : on a trouvé dans quelques-unes jusques à 800 œufs, gros comme ceux des oyes, les uns prêts à sortir, & les autres encore sans coque, ils sont fort secs, & n'appro-

chent point de la bonté de ceux des poules. Cependant la tortuë eſt d'un grand ſecours dans les équipages, on les peut conſerver deux mois vivantes, en les arrouſant tous les jours d'eau ſalée.

Il y a dans l'Iſle Bourbon des pigeons, des tourterelles, des perdrix, & une infinité d'autres oyſeaux, mais ſur tout quantité de perroquets, on les prend aiſément à la main; ou tout au plus avec un bâton. Le ſeul où le fuſil eſt neceſſaire, s'appelle flamand, il eſt gros comme un dindon, ſon col & ſes jambes ont quatre ou cinq piez de long, & la difficulté de le prendre le rend plus rare que les autres.

Quoy que les moineaux ne ſoient pas plus gros à Maſcareigne

que

que dans les autres pays ; la quantité les rend incommodes , ils ravagent les terres enſemencées, & les maiſons en ſont pleines, comme les nôtres de mouches ; on les voit ſouvent tomber dans les pots & les plats , & brûler leurs aîles au feu que l'on allume dehors , le ſoleil fatigant aſſez dans les plus fraîches habitations.

On voit auſſi à Bourbon des chauves-ſouris groſſes comme des poules, mais les François ne les mangent pas comme font les Indiens : il n'y a ny ſerpens, ny ſcorpions , ny aucune autre ſorte de reptile ou d'inſecte dangereux, la bonté de l'air les tuë, & c'eſt une experience que les François ont faite ſur les rats.

Aprés nous être rafraichis

dix-huit jours, nos hommes étant entierement remis, & nôtre vaisseau remply de nouvelles provisions, nous partîmes de Mascareigne le 22. Septembre, & gagnâmes l'Isle Dauphine le 29. du même mois, sans aucunes traverses. Quand nous fûmes à la hauteur de 24. degrez & quelques minuttes, la crainte de passer le Fort Dauphin pendant la nuit, où l'on ne revient qu'avec peine, quand on est tombé sous le vent, à cause des courants qui portent au Sud, & des vents Nord-est qui regnent sur cette côte, nous moüillâmes l'anchre à la veuë de la pointe d'Itapere, & le lendemain sur les onze heures du matin, nous entrâmes heureusement dans l'Ance Dauphine, où nous trou-

vâmes l'Aigle d'or, qui étoit arrivé depuis quinze jours, aprés avoir plus souffert & plus perdu que nous, depuis même que l'équipage étoit à terre, l'air de Madagascar n'ayant pas la même bonté que celuy de Mascareigne.

On preparoit déja ce Vaisseau pour les Indes avec la Marié, où ils devoient conduire Monsieur de Faïe, Directeur de la Compagnie, qui mourut depuis à Surate: Nôtre arrivée donna d'autant plus de joye que l'on nous avoit crû perdus, & l'on nous fit une reception fort agreable.

Le 2. Octobre le Vaisseau nommé S. Jean, qui avoit le premier passé aux Indes depuis l'établissement de la Compa-

gnie, où il avoit porté Monsieur Caron, un des Directeurs generaux, party pour France. Il étoit commandé par Monsieur de Lopi, neveu de Monsieur de Mondevergue, alors Lieutenant general pour le Roy à Madagascar. On songea en même temps à nôtre équipage, & sa diligence fut si grande, qu'il se trouva prest à partir avec les deux autres, de sorte qu'ils firent voile tous trois ensemble, pendant que nous demeurâmes à terre.

CHAPITRE V.

De l'Isle Dauphine.

MAdagascar, l'Isle Dauphine, & saint Laurens,

ne ſont qu'une même choſe: Les habitans naturels luy ont toujours donné ce premier nom; le ſecond luy vient des François, & le troiſiéme luy fut impoſé par les Portugais, qui en firent la découverte le jour conſacré à la memoire de *S.* Laurens.

Elle eſt ſcituée en longueur depuis environ le 8. degré juſques au 27. degré de latitude meridionale. C'eſt la plus grande Iſle du monde, au moins de celles que l'on connoît; elle a 750. lieuës de circuit, & eſt temperée autant que le peut-être un païs dans cette ſituation; La nourriture ordinaire des peuples eſt du ris; il y a quantité de Bananes, ananas, cocos, oranges, limons & autres fruits. Il y a

auſſi beaucoup de rivieres grandes & petites, & des étangs tres-commodes quand la pluye manque. Le plus grand commerce eſt en bœufs ; ces animaux y ſont d'une hauteur demeſurée, ont une louppe ſur le col, qui n'eſt que de graiſſe, c'en eſt l'endroit le plus delicat, & elle peſe à quelques-uns juſques à 30. livres.

L'air de Madagaſcar n'eſt pas fort bon, quoy que temperé, & celuy du Fort Dauphin a plus de pureté que les autres cantons ; les maladies qui y regnent ſont preſque toutes contractées dans le commerce des Noirs, qu'il faut aller chercher au travers des rivieres & des montagnes, ſans bateaux ny voitures, avec une fatigue que l'extréme

chaleur rend pernicieuſe, & qui ne peut pas manquer de de cauſer des maux dangereux; on porte tous les malades au Fort Dauphin, mais la fiévre eſt ſi contagieuſe ſous ce climat, que l'Hôpital en eſt toujours remply, quoy qu'il en meure tous les jours.

Les habitans de Madagaſcar ſe ſervent de deux ſortes de batteaux pour aller ſur la mer & les rivieres; ils appellent les uns canoé ou canots, & les autres pirogues. Ceux-cy ſont compoſez de pluſieurs planches aſſemblées, ou plûtôt couſuës les unes & les autres avec un fil d'écorce d'arbre, ſans clou, ny étoupe, ny godron; il s'en fait d'aſſez grands pour porter 100. hommes: ils peuvent aiſé-

ment renverſer, ſi l'on n'y eſt dans un repos continuel, & c'eſt à la pêche que l'on s'en ſert ordinairement.

Les canots ſont d'une ſeule piece de bois, creuſée avec de petits coûteaux, dont les Noirs ſe ſervent uniquement dans tous leurs ouvrages; cette eſpece de gondole n'eſt pas moins facile à tourner que les pirogues, on ne laiſſe pas de traverſer dedans les plus grandes rivieres, & de les expoſer à la mer. J'en ay veu d'aſſez grands pour porter 100. hommes, & 60. paniers de ris, peſant chacun 20. livres.

CHAPITRE VI.

Du Commerce.

LE Commerce des Etrangers avec ceux de Madagascar est en toiles peintes, cornalines, bracelets, & menilles d'argent, de cuivre, ou d'étain ; ils estiment extremement le fer, parce qu'il n'y en a point dans leur Isle, & sur tout l'eau de vie, qu'ils appellent chicaf, qui signifie en nôtre Langue, vin de feu ; ils donnent pour tout cela du vin, des bœufs, des fruits, du miel, dont ils ont abondamment ; quelques fois on en tire de l'or, & c'est l'esperance d'en trouver quelque mine,

qui a contribué à l'établiſſement de la Compagnie ; mais juſques icy toutes les recherches ont été inutiles, & les Grands du Pays appellez Rohandrian, jaloux de nos François, ont fait pluſieurs fois des alliances artificieuſes, pour les attirer dans des lieux écartez, où ils les maſſacroient, ſous pretexte de leur montrer ces mines. Ces exemples aſſez frequens ont rebuté les plus curieux, & l'on ignore toujours s'il y a veritablement de l'or à Madagaſcar, mais ſelon toutes les apparences, celuy que ces Affriquains poſſedent ne vient que de la communication qu'ils ont avec les habitans de la terre ferme.

On trouve aſſez prés du Fort Dauphin des Topaſes & des

Ametiſtes, que les François ont autrefois fort eſtimées ; mais le temps a fait connoître qu'elles oient de peu de valeur.

CHAPITRE VII.

Des Peuples de Madagaſcar.

LEs habitans de cette Iſle ſont preſque tous noirs, traitres, farouches & fort cruels, ils portent leurs cheveux fort longs ; il en a beaucoup de roux, & d'autres tirant ſur le blanc, & ces derniers ont le viſage mieux formé que les autres.

Quand les François aborderent à Madagaſcar, ils y trouverent quantité d'habitans auſſi blancs que les Européens, &

l'on n'a jamais pû ſçavoir quel-le pouvoit être leur origine : ils s'étoient acquis une ſi grande autorité, que les Negres les reſpectoient comme leurs Rois ; les Loix qu'ils impoſoient étoient regulierement obſervées, & les autres peuples étoient leurs eſclaves.

L'arrivée des François & la veuë de leurs armes inſpira la reſolution aux Noirs de ſecoüer le joug de ces Maîtres qu'ils s'étoient donnez. Ils ménagerent la faveur des nouveaux venus, & le pouvoir de leurs Tyrans s'affoibliſſant avec un peu de temps, le deſeſpoir de perdre ce qu'ils avoient poſſedé ſi tranquillement leur fit employer l'artifice & la trahiſon contre les nôtres ; enfin on en vint à une

guerre declarée, les François les exterminerent, & il ne reſta de ces familles imperieuſes que quelques femmes que la pitié fit épargner.

L'Iſle Dauphine eſt auſſi peuplée que la France, on n'y voit point de Villes, mais quantité de Villages peu diſtans les uns des autres ; les maiſons ſont de bois, & les portes ſi baſſes qu'un enfant de douze ans n'y peut entrer ſans ſe courber ; elles n'ont ny fenêtres ny cheminées, le toiſt n'eſt couvert que de fueilles, ou d'une eſpece de paille qui reſiſte à la pluye pendant douze ans, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'y travailler, mais le feu y fait ſouvent de grands deſordres ; ils n'ont aucuns meubles que les panniers dans leſquels

ils enferment leurs toilles. On peut transporter ces maisons quand elles ne sont pas bien placées, & il y en a qui sont presque toujours errantes.

L'un & l'autre sexe va la tête découverte, & laissent croître leurs cheveux ; les hommes ne portent sur le corps qu'une piece de cotton ou de soye, large de demie aune, & longue d'une aune & demie, qui passe entre leurs jambes & fait un tour à la ceinture. Les femmes ont de petits corsets qui ne leur couvrent que le sein, dont les manches tombent jusques au poignet, & une bande de toile ou d'étoffe suffisamment longue & large pour faire le tour de leur corps, & les couvrir depuis la ceinture jusqu'au talon.

Les moins opulentes s'habillent d'étoffe d'écorce d'arbre, qui ne paſſe point les genoux, afin d'être plus agiſſantes au travail. Les hommes & les femmes ſont égallement curieux de bracelets & de colliers, ils marchent les pieds nuds, & ſe frottent le corps d'une graiſſe puante qui jointe à leur laideur naturelle les rend vilains & defectueux ; ils n'ont point d'autres lits que des nattes ſur le plancher, avec des morceaux de pierres ou de bois pour leur ſervir de chevet.

Les Rohandrians ou grands Seigneurs ſe font porter ſur les épaules par leurs eſclaves dans une machine qu'ils appellent Tacon, les femmes de qualité ont une pareille voiture, & les Fran-

çois de quelque autorité ne voyagent point autrement. Cette Nation eſt aſſez guerriere & fidelle aux Rohandrians : la richeſſe de ces Roitelets conſiſte en bœufs & en eſclaves, ils ſont dans une perpetuelle diviſion avec leurs voiſins, & ſe font des guerres cruelles où les vaincus ne ſont point épargnez, ny le ſexe des femmes, ny l'innocence des enfans ; quand on leur demande pourquoy ils portent la cruauté ſi loin, en arrachant impitoyablement les enfans du ſein de leurs meres, pour les écraſer contre les rochers, ils répondent qu'en les épargnant ſe ſeroit ſe conſerver des ennemis irreconciliables, qui pourroient un jour porter ſur eux cette vengeance qu'ils exercent ſi ſeverement.

En effet ils ſont tous vindicatifs & n'oublient jamais les outrages. Leurs armes s'apellent Zagaye, c'eſt une eſpece de dard dont le bois eſt ſouple, & va en diminuant vers le bout par où on le tient, le fer en eſt ordinairement empoiſonné, ils le lancent fort adroitement & ſe ſervent auſſi de demies piques que quelques-uns portent avec des rondaches de bois fort épais, ils marchent tous à pied, & l'on n'avoit jamais veu de chevaux à Madagaſcar, avant que Monſieur de Mondevergue en eût fait venir des Indes.

Pendant nôtre ſejour au Fort Dauphin, nous eûmes la guerre contre un des plus puiſſants Seigneurs de l'Iſle, appellé Raſaf: il mit quatorze mille hommes

ſous les armes, & on ne leur oppoſa que cent quarante François & trois milles Negres qui avoient pris nôtre party. Monſieur de Chamargou qui les commandoit, ſe faiſoit mener un cheval en main auquel les peuples imbecilles rendoient les mêmes reſpects qu'à ſon Maître.

Les François rencontrerent Raſaf à la tête de ſon Armée dans une plaine dont le poſte lüy étoit fort avantageux, il témoigna aſſez de reſolution, mais le feu des mouſquets intimida les ſiens de telle ſorte qu'ils ſe diſpercerent ſans qu'il fût poſſible à leur Chef de les rallier; enfin Raſaf s'opiniâtrant au combat perdit la victoire & la vie, & les nôtres demeurerent maîtres de prés de trente mille bœufs

& d'un grand nombre d'eſcla-ves, qu'ils amenerent au Fort Dauphin; il en mourut quelques-uns par le chemin, & le reſte fut partagé entre les vainqueurs.

Cét heureux ſuccez effraya tous les Rois de Madagaſcar, l'exemple de Raſaf les rendit ſages, & ils s'empreſſent à rechercher l'amitié de nôtre Nation, les uns vinrent eux-mêmes jurer une alliance perpetuelle, entre les mains de Monſieur de Mondevergue & les plus éloignez envoyerent des Ambaſſadeurs pour la meſme choſe. Cependant tres-peu ont obſervé ce qu'il promettoient, & il en a eu d'aſſez lâches pour employer contre les François des armes qu'ils en avoient rec uës par preſens en jurant la paix; on les en

punit aiſément, & leurs rebellions ne ſont que des contretemps ſans ſuites.

CHAPITRE VIII.

De la Religion.

CEux de Madagaſcar donnent ſi peu de marques de Religion qu'on pourroit dire qu'ils n'en ont aucune. On ne voit chez eux ny Temples ny Preſtres : les ſeuls Rohandrians obſervent quelques ceremonies, & les occaſions en ſont aſſez extraordinaires. Ce n'eſt que lors qu'il faut tuer un bœuf, & comme tous les ſujets ſont eſclaves, il n'y a que les Princes qui puiſſent immoler ces animaux

de leur main ; L'uſage de ſe taillader le viſage & les bras leur eſt commun , mais comme ils ſont tous ignorans & agiſſent ſans motifs , je n'ay pû découvrir ſi c'eſt pour la ſanté , la pieté ou l'ornement , qu'ils ſe martiriſent de cette ſorte. Les plus éclairez d'entr'eux demeurent d'accord qu'il y a un Eſtre infiny & ſouverainement bon qui conduit tout , cependant par une indigne obſtination ils diſent , qu'il n'eſt pas neceſſaire de prier celuy qui ne fait jamais de mal & reſervent leur veneration & leurs vœux pour le demon qui les tourmente. Ils ne croyent point l'immortalité de l'Ame, & n'eſperant pas de ſeconde vie , ils s'abandonnent à tous les excez de la premiere , & ceux

que les Missionaires ont baptisez retombent souvent dans le libertinage des autres, trouvant le Christianisme trop severe ; c'est une verité confirmée par l'experience ; & de plus de trois mille que l'on avoit convertis avant que nous arrivassions, à peine en venoit-il vingt à la Messe : il est vray que plusieurs François y vivoient d'une maniere à ne pas édifier ces nouveaux Chrétiens, on fut obligé de leur interdire les Sacremens & l'entrée de l'Eglise, mais cette conduitte qu'on regardoit comme un remede pensa faire naître un Schisme ; les libertins trouverent un Pasteur tout propre à les confirmer dans l'égarement, ils établirent une Chapelle, où ils faisoient l'Exercice

public, malgré les deffences des Directeurs legitimes, mais le Procureur general la fit brûler à la fin.

Le Mariage n'a aucunes regles chez quelques peuples de Madagaſcar, ils ſe prennent ſans exiger de promeſſes reciproques & ſe quittent quand ils en ont envie, la methode eſt toute differente dans les contrées de Galamboule & d'Antongil, on y garde les femmes, elles n'y ſont point en commun, & la mort eſt impoſée à celles qui ſont ſurpriſes dans quelque infidelité. En quelques endroits plus Sauvages il ſe fait un mélange affreux ſans aucun égard pour le ſang.

Je ne ſçay ſi les femmes de Madagaſcar ſouffrent autant que

celles de l'Europe dans leurs accouchemens, mais à peine ſont-elles délivrées, qu'elles vont ſe laver dans des rivieres, laiſſant leurs enfans ſur des nattes, ſans en prendre enſuite d'autre ſoin que celuy de les alaitter.

Ils ſolemniſent quelques jours par des dances, au ſon des inſtrumens à leurs uſages, mangeant outre meſure: leurs chanſons ne ſont point meſurées comme celles des autres Nations, ils recitent ſans ordre ce qu'ils penſent, une voix ſeule commence, les autres forment une maniere de chœur, accordant autant qui leur eſt poſſible leurs geſtes & leurs pas à l'air qu'ils chantent, lequel ſoûtenu par de petits tambours fait un bruit bizarre qui n'eſt point deſagreable.

CHAPITRE IX.

Des Festins.

LA plus commune nourriture des habitans de l'Isle Dauphine est du ris cuit avec de l'eau & du sel, qui leur sert de pain; ce n'est pas que la terre ne pût produire du bled: mais la paresse de ceux qui la devroient cultiver les prive de cet avantage. Quoy qu'ils soient tous fort grands mangeurs, ils supportent constamment la faim dans les temps de disette: mais quand il leur est libre de se repaître, six hommes mangent aisement un bœuf.

L'ordre qu'ils observent dans

leurs festins est de mettre quantité de ris cuit au milieu de l'assemblée, qui est assise à terre; on étend le bœuf, ou plusieurs, selon que le nombre des personnes est grand, sur sa peau, qui sert de plat; ils en coupent de grands morceaux chacun en particulier: & aprés les avoir un peu tenus prés du feu avec de petites broches de bois; ils le devorent sans se soucier s'il est cuit, & mangent jusques à la peau, aprés l'avoir un peu grillée pour brûler le poil & les intestins sans les nettoyer.

Il y a quantité de raisin dans l'Isle Dauphine dont on ne fait cependant point de vin, les Noirs n'en mangent point; & l'avoient toûjours crû un poison avant l'arrivée des François. Ils

uſent d'une boiſſon compoſée de miel qu'ils appellent *Teatel*, & le vin *Chictentel*, c'eſt à dire un vin de miel, ou Hidromel ; les nôtres n'en boivent point d'autre & s'en trouvent bien.

Il y a dans chaque village une grande halle ouverte par tout, qui n'a que le comble couvert, on met deſſous un vaiſſeau de deux ou trois muids ſelon que le lieu eſt peuplé, plein de ce vin de miel, & les jours de Feſtes le Rohan-drian y fait porter des bœufs & du ris, & s'y rend ſuivy de ſes ſujets, qu'il regale depuis le matin juſques au ſoir.

CHAPITRE X.

Des Sauterelles, Crocodiles & Cameleons.

PErſonne n'ignore que Dieu ſe ſervit autrefois des Sauterelles pour affliger l'Egypte & remettre Pharaon dans ſon devoir ; c'eſt un fleau que ſa Providence répand encore aujourd'huy dans de certains temps ſur les Peuples de Madagaſcar, on y en voit une quantité ſi formidable que la terre en eſt deſolée, & les autres animaux ſont reduits à mourir de faim, les noirs ne faiſant aucunes proviſions. Je fus témoin d'une de ces cruelles inondations

dans le mois de Février, elle dura depuis six heures du matin jusques à midy, & l'air en étoit si plain qu'on ne voyoit pas le Soleil, quoy qu'il fist un beau jour, & ce peu de temps suffit pour gâter toute la terre ; elles ne sont pas plus grandes que celles de France, mais elles volent beaucoup plus long-temps; le vent les entraîne, & c'est un heureux secours quand il les pousse vers la Mer, où elles perissent ordinairement. Quelques uns ont crû qu'elles venoient d'Affrique, mais il y a trop loin de Madagascar à la terre pour demeurer dans cette opinion ; les noirs en mangent pour se vanger du mal qu'elles leur font, & j'ay veu des François les imiter qui les trouvoient bonnes.

On trouve quantité de Crocodiles dans les étangs & les rivieres de cette Isle ; les habitans les appellent *Iacaret*, & il est dangereux de passer l'eau même dans les Canots à moins que de faire du bruit que cet animal fuit ordinairement ; c'est un amphibie aussi-bien que la Tortuë. Il ne differe du Lezard qu'en grandeur. Il y en a de trente ou quarante pieds : dés qu'il est hors de l'eau, où il vit, le moindre bruit l'y fait retourner ; nous en assommâmes un dans les Indes, où ils n'abondent pas moins qu'à Madagascar ; il nous regarda fixement, & ne branla point qu'on n'eut tiré sur luy par hazard entre les écailles, parce que les balles n'eussent pas penetré autrement:

quand il fut bleſſé nous le vîmes courir environ quarante pas, & s'arrêter enſuite faiſant un grand bruit de ſes machoires, dont l'inferieure eſt immobile ; on acheva de le tuer dans la plaine, où le Prince Onitri, dont je parleray dans la ſuite, l'envoya querir.

L'experience a fait voir que l'artifice dont on dit que ces animaux ſe ſervent pour attirer les paſſans, n'eſt qu'une fable, non plus que la bave qu'on a pretendu qu'il répandoit. Dés qu'il ſort de l'eau, le courage, l'adreſſe & la force l'abandonnent.

Un Jeune François ſe baignant un jour dans un étang, que l'on appelle l'étang doux, fut attaqué par un Crocodile,

qui le saisit d'abord à la cuisse; quelque douleur que luy fit cette atteinte, il ne perdit point courage: & se servant de toute sa raison, il saisit le Crocodile par sa machoire superieure, qui est la seule agissante, le tira sur le bord de l'étang avec une vigueur incroyable, & sortit de ce combat avec six blessures, par lesquelles il perdit beaucoup de sang, il fut aussitôt secouru & guery ensuite: mais ce qui facilita sa victoire, c'est que le Crocodile n'étoit pas des plus grands. Les noirs regardent cet animal comme une Divinité, & jurent par luy dans les choses qu'ils veulent affirmer: quand ils ont quelque contestation les parties se rendent sur le bord de l'étang ou

de la riviere, celuy qui doit jurer s'y plonge, invoque le Jacaret, & le prie de faire connoître la verité en le laissant vivre, ou le devorer s'il avance un mensonge. Ainsi l'on juge du crime ou de l'innocence de celuy qui s'expose dans l'eau.

Je diray un mot du Cameleon pour finir ce Chapitre, c'est un petit animal assez semblable au Lezard, mais il a le dos plus élevé, la tête plus aiguë, & la peau si transparante qu'il paroît toûjours de la couleur des choses sur lesquelles il est: la noire cependant est celle qu'il reçoit le mieux; & il ne conserve les unes ou les autres qu'autant qu'il en est proche.

Comme j'avois entendu dire positivement qu'ils ne vivoient

que de l'air, j'en ay ouvert plusieurs pour satisfaire ma curiosité, que j'ay toûjours trouvez remplis de mouches, ce qui me persuade que c'est leur nourriture ordinaire.

CHAPITRE XI.

Voyage de Galamboule.

PEndant nôtre sejour au Fort Dauphin il arriva plusieurs Vaisseaux des Indes chargez de vivres, qui soulagerent la necessité que nous commencions d'avoir par le ravage des Sauterelles.

Monsieur de Montdevergue étant sur le point de retourner en France, fit équiper un vais-

ſeau qui venoit de Surate, pour envoyer à Galamboule, & aux lieux circonvoiſins chercher les choſes dont il avoit beſoin pour ſon voyage, & ramener des François qui gardoient de petits Forts, & coûtoient beaucoup à la Compagnie ſans luy apporter aucun avantage : On embarqua quantité de malades pour les mener chercher le rétabliſſement de leur ſanté à Bourbon, je paſſay avec eux dans le vaiſſeau nommé la Couronne, commandé par le Sieur Louvel, & nous fîmes voile le ſeptiéme Avril.

Les difficultez que nous trouvâmes à ſortir de l'Ance Dauphine étoient des preſages de ce que nous devions ſouffrir pendant le trajet de Madaga-

car à Maſcareigne ; les vents nous arrêterent trente jours, où nous pouvions n'en être que cinq : pluſieurs de nos malades moururent pendant ce temps ; nous perdîmes nôtre grand maſt de Hune dans les violentes agitations de la Mer, & nous fûmes reduits à ne vivre que de ris & d'eau. La mauvaiſe conduite du Capitaine fit ſoulever les Matelots, & nous eûmes bien de la peine à empêcher les plus moderez de le jetter dans la Mer ; enfin aprés beaucoup de peines differentes nous arrivâmes à la veuë de l'Iſle Maurice, habitée par les Holandois & ſituée vingt-cinq lieuës à l'Eſt de Bourbon, elle eſt à peu prés de ſa grandeur, & a la même fertilité.

Le lendemain on moüilla l'ancre devant S. Paul, & ce qui reſtoit de malades furent mis à terre. Aprés avoir fait nos proviſions nous partîmes pour Galamboule : Nôtre Pilote étoit Hollandois, & fort yvrogne, il fut pluſieurs jours ſans pouvoir prendre hauteur ; on connut qu'il étoit tombé au Nord pour n'avoir pas aſſez tenu le vent, & nous n'arrivâmes à Galamboule que le quatriéme Juin.

Cet endroit de l'Iſle Dauphine eſt ſituée ſous le quinziéme degré cinquante minuttes au midy, éloigné de quinze lieuës de l'Iſle Sainte Marie ; où nous avions une de ces Forteresſes que la Compagnie vouloit abandonner pour leur peu d'utilité ; on y ſignifia d'abord les ordres

de Monſieur de Montdevergue, afin qu'ils ſe preparaſſent à s'embarquer quand nous repaſſerions, & le lendemain nous fîmes voile pour l'Iſle de Sainte Marie, où nous laiſsâmes le même ordre qu'à Galamboule.

Elle eſt ſituée au quinziéme degré de latitude meridionale, diſtante de deux lieuës de Madagaſcar, en ayant environ quatre de circuit : Elle abonde en fruits, eſt aſſez peuplée & produit beaucoup d'ambre gris, que les habitans vendent aux François, en mêlant continuellement auſſi avec le Tabac qu'ils fument : L'air en eſt mal ſain parce qu'il y pleut continuellement ; on y trouve une quantité prodigieuſe de Singes differens en figures, & tres-dan-

gereux : Un de nos Matelots en fit l'experience, l'envie de manger de certaines oranges que les Noirs appellent Vongafés, le fit aller jusques dans un Bois, où il fut attaqué de ces animaux, qui luy ôterent son fusil, le déchirerent en plusieurs endroits, & s'attacherent si fort sur luy, que ceux qui accoururent à ses cris eurent beaucoup de peine à leur arracher.

Quand nous eûmes fait ce qui nous menoit à Sainte Marie, on prit la route d'Antongil, nous gagnâmes l'entrée de la baye, où nous pensâmes perir, le broüillard nous cachant par son épaisseur une haute montagne, dont nous n'étions qu'à une portée de mousquet, un rayon de Soleil nous l'ayant

heureuſement découverte, nous fûmes moüiller l'ancre dans le fonds de la baye, à l'abry du plus grand des Iſlots.

CHAPITRE XII.

De la Baye d'Antongil, & de nôtre retour au Fort Dauphin.

LA baye d'Antongil eſt une des plus conſiderables du monde pour ſa grandeur, la bonté de ſon fonds, la ſeureté qu'elle fournit aux Vaiſſeaux, & la fertilité du terroir qui l'environne: Elle a quinze lieuës de longueur, trois de large à l'entrée, neuf au milieu, & va toûjours en étraiciſſant juſque'au fonds; elle peut cõtenir un grand

nombre de Vaiſſeaux, & enferme quantité de petites Iſles, dont la plus conſiderable eſt celle de Maroça ; c'eſt auprés d'elle que les bâtimens ancrent parce qu'ils ſont à l'abry de tous côtez ; mais ſi les vents de Sud ou d'Eſt en favoriſent l'entrée, ils en rendent la ſortie tres-difficile, & tel y entre en peu d'heures qui n'en peut ſortir en pluſieurs mois.

Les pluyes y ſont auſſi frequentes qu'à Sainte Marie, & l'air n'y vaut pas mieux : le peuple y vit comme au reſte de Madagaſcar, leur Religion approche un peu plus de la Mahometane ; c'eſt là que les hommes ſont jaloux de leurs femmes juſques à la fureur, & que l'on punit les libertines par la

mort ; ils ne mangent jamais de chair de pourceau, & ont une telle averſion pour cet animal qu'ils font des foſſes profondes, où ils enterrent ceux qui meurent, afin de ne les point ſentir en paſſant par deſſus. Ils n'eſtiment pas plus l'or & l'argent, que l'étain & le cuivre.

Nous prîmes là quantité de volailles : Et à compter les marchandiſes que nous leur donnions en échange au prix qu'elles coûtoient en France, le meilleur chapon ne revenoit pas à un ſol.

Dés que nous eûmes ce qu'il nous falloit, nous doublâmes le dernier Cap de la baye pour repaſſer à Sainte Marie, où nous n'arrêtames que le temps qu'il falloit pour embarquer ceux

que nous devions reprendre ; quelques-uns qui s'étoient matriez dans le pays aimerent mieux y demeurer que d'abandonner leurs femmes, que le Capitaine ne vouloit point recevoir ; nous en partîmes le treize, & moüillâmes l'ancre le quatorze à la Rade de Galamboule, qui eſt perpetuellement agitée quelque tranquillité que l'air puiſſe avoir. Quand nous eûmes raſſemblé les François, on brûla le Fort : Les Noirs témoignerent une douleur extrême de leur départ, craignant les habitans des montagnes qui avoient toûjours été leurs irreconciliables ennemis, & donnerent des marques de deſeſpoir quand ils virent embarquer le canon : Leurs larmes nous toucherent.

on en receut dans nôtre Vaiſſeau autant que ſa grandeur le put permettre, & on tâcha de conſoler ceux qui reſtoient par des preſens & l'eſperance de les venir chercher.

Nous quitâmes ce Port dangereux le vingtiéme du mois à la faveur d'un vent qui nous fit découvrir la pointe d'Itapere éloignée ſeulement de trois lieuës du Fort Dauphin le vingt-ſixiéme.

Les plus habiles ont accoûtumé de moüiller l'ancre pour attendre le jour à cet endroit, afin d'éviter les rochers qui ſont dans l'ance, & le malheur de tomber ſous le vent pendant la nuit; mais nôtre Pilote bien moins prudent que temeraire paſſa outre aux riſques de nous

briſer contre un écueil, & le jour nous apprit que nous étions au delà de l'Ance. Dans l'eſperance d'arriver en peu de temps nous avions mal ménagé nos vivres, tout nous manquoit hors un peu de ris, & aprés avoir long-temps conſulté on reſolut de s'approcher de terre & d'y faire deſcendre tous ceux que nous avions tirez de Sainte Marie & de Galamboule, & nous relachâmes ſur le ſoir dans l'Ance des Gallions, que l'on appelle de ce nom, parce que quelques Gallions Portugais s'y ſont autrefois perdus; il n'y a que trois lieuës du Fort Dauphin, & nous attendions le jour pour débarquer plus aiſement nôtre monde. Lors que le vent devint Soroüeſt tout d'un

coup nous levâmes les ancres auſſi-tôt ; & aprés quelques petites difficultez, nous entrâmes à la Thoüée & gagnâmes les autres Vaiſſeaux ſur le midy du cinquiéme Aouſt.

Dés que nous fûmes en ſeureté tout l'équipage fit des plaintes du Capitaine qui fut auſſitôt dépoſſedé, & le Sieur Lambety, qui avoit déja commandé le Vaiſſeau, remis à ſa place.

CHAPITRE XIII.

Depart de Madagaſcar pour les Indes.

LE nouveau Capitaine eut l'ordre dés qu'il fut rétably de ſe preparer pour le voyage

d'Orient avec ſon Vaiſſeau la Couronne, une Fregate nommée la Mazarine, & le Houcre le Saint Jean.

Comme la ſaiſon étoit fort avancée on travailla avec beaucoup de diligence, & les trois Vaiſſeaux furent en état de faire voile le douziéme d'Aouſt; un vent Nordeſt nous fit doubler le cap le plus meridional de l'Iſle Dauphine; mais la Mazarine, qui étoit un Vaiſſeau uſé, perdit le même jour ſon grand maſt de Hune & ſa grande vergue, on nous avertit de cet accident; mais comme nous n'étions pas commandez pour eſcorter, & qu'il falloit ſe rendre promptement à Surate, chacun fit route à part. Le vent changeoit à meſure que nous

en changions, & nous l'avions toûjours en poupe ou largne, qui eſt encore meilleur, parce que toutes les voiles ſervent.

Nous paſsâmes à la veuë de la baye de Saint Auguſtin, port de l'Iſle Dauphine, ſituée à l'Oüeſt au vingt-cinquiéme degré de latitude meridionale, & de là nous fûmes à l'Iſle Don Joan avec deſſein de nous y rafraîchir. Les Portugais luy donnerent ce nom, parce que celuy qui la découvrit le portoit: Elle eſt entre l'Affrique & Madagaſcar, proche de trois ou quatre autres, dont la plus conſiderable eſt l'Iſle de Majota, nous la découvrions à peine que le vent nous manqua, & nous fûmes portez par les courans ſur des rochers dont elle

eſt

eſt preſque environnée, nous y aurions aſſurement pery ſi le calme eût continué, mais le vent revint & nous reprîmes nôtre route ſans ſonger aux rafraîchiſſemens, craignant quelque accident nouveau.

Nous paſsâmes aſſez prés de l'Iſle de Socotora ſituée proche de la Mer Rouge, & c'eſt de là que vient l'excellent Aloës, appellé vulgairement Creſtin. Nous y eûmes quelques jours de calme, & enſuite un coup de vent perilleux qui emporta nôtre grand maſt de Hune, cependant nous voguâmes juſques au dix-huitiéme Septembre que nous trouvâmes le Honcre de Saint Jean prés des côtes des Indes, duquel nous étions ſeparez le premier jour de nô-

tre départ, nous continuâmes le voyage enſemble, & ce Vaiſſeau nous fournit quelques vivres.

Comme la terre des Indes eſt fort baſſe du côté de Surate, on eſt obligé d'y ſonder ſouvent. Nous trouvâmes le fonds ſans l'avoir, dés le dix-huitiéme de Septembre, & le vingtiéme par l'imprudence de nos Pilotes, nous paſsâmes par deſſus les bancs de ſable qui ſont entre Diu & Daman, Villes appartenantes aux Portugais, dont je parleray dans la ſuitte; la petiteſſe de nos Vaiſſeaux & le peu de charge qu'ils avoient nous ſauva; le ſoir du même jour nous découvrîmes les Vaiſſeaux qui occupoient la grande Rade de Surate, avant que de

voir la terre : Et comme les perils que nous avions évitez nous rendoient timides, nous jettâmes l'ancre pour attendre le jour.

Le vingt-uniéme nous vinmes en Rade à deux lieuës prés de l'emboucheure de la riviere, & à cinq de la Ville ; on fit partir auſſi-tôt des Chaloupes pour donner avis de nôtre arrivée; mais à peine les avions-nous perduës de veuë qu'un grand vent Soroüeſt nous fit croire qu'elles periroient en chemin; on jetta tous les ancres que nous avions ; on mit les maſts de Hune & les vergues ſur le pont : mais la tempête devint ſi furieuſe qu'elle ôta l'eſperance du ſalut aux plus aſſurez ; la terre nous pouvoit briſer en un mo-

ment si nos cables avoient manqué, & cet orage étoit de ceux que les Indiens appellent l'Elephant, à cause de sa violence.

Enfin ces frayeurs se terminerent comme toutes celles que nous avions déja euës, & nos envoyez arriverent à Surate au grand étonnement de tout le monde. Monsieur Caron nous envoya des vivres, des Pilotes, & des Matelots pour nous faire entrer dans la riviere: mais ils ne nous joignirent que le vingt-troisiéme. Le Saint Jean avoit été jetté sur un banc, d'où la marée le tira heureusement.

Nous nous disposâmes à entrer dans la riviere avec le secours que l'on nous envoyoit: mais elle étoit si rapide que nous ne la montâmes pas sans de

nouvelles peines ; à la fin cependant nous gagnâmes le jardin de la Compagnie qui n'eſt qu'à un quart de lieuë de Surate.

Le Vaiſſeau ſur lequel j'étois fut auſſi-tôt radoubé & chargé pour Maſulipatan, il partit ſur la fin de Novembre, le Saint Jean fit route pour l'Iſle Dauphine, & la Mazarine, qui arriva long-temps aprés, fut depecée, n'étant plus capable de ſouffrir la Mer.

Comme la Couronne ſur lequel j'étois venu à Surate fut commandé pour Maſulipatan Ville de la coſte de Coromandel, j'en ſortis en attendant de nouveaux ordres : Et ſuivant mon deſſein je rapporteray exactement ce que j'ay trouvé de

CHAPITRE XIV.

De Surate.

CEtte Ville eſt ſituée ſous le 21. degré de latitude Septentrionale, & c'eſt le plus conſiderable Port que le Grand Mogol aye dans tout ſon Empire: Elle eſt grande & peuplée, une belle riviere en arroſe les murailles, & va ſe jetter dans la Mer à trois lieuës de là: quand j'y arrivay elle n'étoit pas encore fermée, & les habitans ont obligation de leur ſeureté au Sevagi, un Prince voiſin, qui par ſes irruptions frequentes les a contraints de

ſe fortifier. Les bancs qui ſont à l'entrée de la riviere errent, on ne les voit jamais deux années de ſuite au même endroit, ce qui rend le paſſage beaucoup plus dangereux.

Les ruës de Surate ſont aſſez belles, mais incommodes, parce qu'on ne les pave point pendant la ſeichereſſe, qui dure la moitié de l'année, que les Indiens appellent Eſté, quoy que le ſoleil ſoit dans ſon plus grand éloignement. On a ſoin d'arroſer, & particulierement dans les quartiers où demeurent des perſonnes conſiderables. Les maiſons n'ont qu'un étage, celles du peuple ſont couvertes de tuiles, & les plus remarquables ont des terraſſes faites d'un plâtre qui n'eſt pas moins beau

que le marbre, & reſiſte de même à la pluye : il y a un peu d'élevation au milieu pour laiſſer écouler l'eau ; & beaucoup de perſonnent y paſſent les nuits pour reſpirer un air plus agreable.

Toutes les grandes maiſons ont des jardins pour leur ſervir de cour, environnez de Treilles qui portent du raiſin deux fois l'année : Il n'y a ordinairement que ce fruit, mais l'on y voit quantité de fleurs extraordinaires, celle qu'ils appellent Mougrin, & qui reſſemble à nos Jaſmins, l'emporte ſur toutes les autres : Il y a des arbres qui fleuriſſent tous les jours au Soleil levant, & tombent quand il ſe couche ; & d'autres dont les fleurs naiſſent le ſoir & meu-

rent le matin ; le Printemps qui regne continuellement dans ces climats ne les en laisse jamais manquer.

Il y a chez les Grands, & même chez le peuple, des bains de pierres d'une propreté admirable, les Indiens s'en servent pour satisfaire à leur Religion & moderer les ardeurs du pays.

Les François, Anglois, & Holandois occupent les plus belles maisons de Surate, celles des Armeniens ne leur cedent gueres, & generalement elles sont toutes agreables.

Le negoce y est fort considerable ; on y trouve quantité de diamans que l'on reçoit du Roy de Golconda Tributaire du Grand Mogol, des perles qui se pêchent au cap de Co-

morin, & en plusieurs endroits du Sani Persique, de l'ambre gris que les côtes qui sont au delà du cap de Bonne-Esperance produisent abondamment; du musc qui vient de la Chine, & de la civette que l'on recueille de l'animal qui porte ce nom: Il y a de toute sorte d'étoffes de soye & d'or, des toilles de coton de la plus grande beauté du monde, de l'indigo, & quantité de drogues pour la Medecine qui croissent dans le pays, ou viennent d'Arabie: les épices se trouvent aux Indes, la muscade à Malaca, le geroste à Macasar, la canelle dans l'Isle de Ceilen, & le poivre par toute la côte du Malabar, ainsi il n'y a rien de si rare, que les Magazins de Surate ne puissent fournir.

Le Gouverneur l'eſt non ſeulement de la Ville, mais de toute une Province aſſez grande; il a un équipage magnifique, pluſieurs Compagnies de Cavalerie & d'Infanterie compoſent ſa Garde & le ſuivent: quand il ſort il ſe fait porter ſur un Elephant, où l'on dreſſe une tente ſous laquelle il peut tenir douze hommes ou davantage, ſelon la grandeur de l'animal, ou bien dans un Palanquin, qui eſt une maniere de lit couvert de quelque riche étoffe porté par quatre hommes, c'eſt la voiture ordinaire des perſonnes opulentes, elle eſt plus douce que nos chaiſes. On peut entretenir quatre Porteurs pour vingt francs par mois ſans être obligé de les nourrir que lors qu'on

les meine en campagne : ceux qui ne peuvent pas avoir de Palaquin vont à cheval, il y en a de tres-beaux aux Indes, que l'on ameine d'Arabie.

Le Gouvernement de Surate n'eſt pas une dignité perpetuelle, & ceux qui la poſſedent n'en joüiſſent que quatre ou cinq ans au plus. On voit à l'Oüeſt de la Ville une Forteresſe ancienne, environnée d'un foſſé profond : Il y a toujours une bonne Garniſon dans ce lieu, & un Gouverneur particulier indépendant de l'autre.

Tous les Europeens ont du canon chez eux pour ſe defendre dans les ſeditions qui ſont frequentes. L'uſage des bains & des étuves eſt commun à Surate : Il y en a de particuliers

pour ceux qui veulent être ſervis, & d'autres où l'on ne paye rien pour la commodité du public.

CHAPITRE XV.

Suite du precedent.

IL y a un quart de lieuë de Surate à un grand Baſſin de pierre de taille qu'un riche Baman fit autrefois bâtir ; il eſt d'une vaſte étenduë, on y deſcend par un eſcalier fort commode, & l'on trouve au milieu un petit Pagode ou Temple conſacré aux Dieux des Gentils : & ceux qui ſe vont baigner y font enſuite leurs prieres. Les avenuës ſont toutes

pleines d'arbres, & c'eſt la plus agreable promenade du pays; il y a auſſi aux environs de Surate de grands jardins parfaitement bien entretenus, dont l'entrée eſt libre à tout le monde.

Quoy que les Bamans ſoient les plus riches habitans de Surate & Maîtres du Negoce, les Maures ou Mahometans paroiſſent cependant plus magnifiques. Quand quelque perſonne conſiderable va par la Ville dans un jour ſolennel, elle eſt precedée par des trompettes de huit ou dix pieds de longueur, groſſes à proportion, qui ſe démontent & font un bruit agreable & guerrier.

Les chefs des Nations étrangeres pour ſe conformer à l'u-

sage du pays, font porter devant eux des pavillons de leurs Princes, ou des Republiques qu'ils servent, & sont aussi precedez par des trompettes en quelque part qu'ils aillent.

On trouve à une lieuë de la Ville un village qui n'est habité que par des Perses ou Parsis adorateurs du Soleil & du feu, où l'on se va prómener pour boire du Tary ou vin de Palmier. Je diray dans la suite de quelle maniere il se fait ; c'est un breuvage delicieux. Tout le pays voisin est plat & fertile, on y seme du blé dés que les pluyes sont finies, environ à la fin de Septembre, & on le recueille au mois de Janvier.

L'air de Surate est bon, il n'y fait jamais de froid, & les cha-

leurs y ſont toujours ſupportables.

Le Port de Sovaly eſt à quatre lieuës au Noroüeſt, tous les Vaiſſeaux étrangers y abordent; mais ils n'y peuvent demeurer que depuis Octobre juſques en May : L'inconſtance des vents rendant les autres ſaiſons dangereuſes. De pluſieurs villages qui environnent le Port, celuy de Sovaly, dont il porte le nom, eſt le plus conſiderable. Les Compagnies d'Europe y ont auſſi des Magazins & des Bureaux ſur leſquels leurs Pavillons ſont arborez. Le Mogol ne permet point à ſes ſujets de faire entrer leurs Vaiſſeaux au port de Sovaly, de crainte qu'ils ne fraudaſſent la Doüane, & ce n'eſt que pour

les Européens. Ils y attirent un grand nombre de Bramans, Gentils, Maures, & Perſes, qui compoſent pendant le ſejour que les Vaiſſeaux y font une maniere de village portatif diviſé en pluſieurs ruës, où les Marchands ont leurs Boutiques pleines de tout ce qui eſt neceſſaire aux gens de Mer.

Dans le temps que les premiers Vaiſſeaux François paſſerent aux Indes, il arriva un accident qui penſa cauſer bien des maux : Un Mahometan vint à bord demander ſi l'on n'avoit point de Piſtolets à vendre, un Commis luy en preſenta, il en voulut tirer un par les fenêtres; mais celuy qui les vendoit le trouvant mal-adroit, tira un coup & lâcha trois bales dans

le ſein d'un jeune enfant, qui ſe trouva malheureuſement à ſa portée. Cette avanture étonna tout le monde, & particuliere-ment le coupable innocent: la nouvelle en fut portée à terre, & paſſa bien-tôt de Sovaly à Surate, où l'on crioit hautement qu'il falloit exterminer une nation dont les moindres jeux étoient des cruautez, & les nôtres furent contraints de ne point ſortir pendant pluſieurs jours : Enfin on accommoda l'affaire ; le mort étoit gentil, il n'en coûta que de l'argent, à condition cependant que ſon meurtrier ne deſcendroit point à terre, & qu'il retourneroit en Europe dans le même Vaiſſeau qui l'avoit apporté : Il y auroit eu de plus grandes difficultez

à ſurmonter ſi l'enfant avoit été Mahometan, & la vie du Commis étoit menacée, puiſque c'eſt une loy indiſpenſable & religieuſement obſervée parmy eux, c'eſt à dire ceux de la ſecte de Mahomet, que ſi un étranger & ſur tout un Chrétien, donne la mort à un Muſulman, nom que tous les Mahometans s'attribuënt & qui ſignifie vray croyant ou fidelle, il ne peut reparer ce mal que par la perte de la vie.

CHAPITRE XVI.

Des differentes Religions.

CE ſeroit une choſe preſque impoſſible & même en-

nuyeuſe de rapporter exacte-ment icy le nombre des Sectes & des Religions qui partagent le culte des Indiens. La Foy du Chriſtianiſme y fut plantée par ſaint Thomas ; & ce Bienheureux Apôtre y ſcella de ſon ſang la verité qu'il avançoit : on en a conſervé juſqu'à aujourd'huy toute la pureté vers la côte de Coromandel, & avant le commerce de ces peuples avec les Portugais ils ne connoiſſoient que l'Evangile de ſaint Mathieu par tout l'Orient ; mais on leur enſeigna les autres, & ils furent agreablement ſurpris d'apprendre que tant de peuples éclairez adoroient JESUS-CHRIST comme eux, ils different de nous en quelques ceremonies, mais tout

l'essentiel est semblable.

Les Portugais qui font briller leur zele par un grand exterieur, ont fait de grands progrez dans les Indes pour l'affermissement du Christianisme, rien n'est plus beau que leurs Temples & leurs Monasteres ; mais on ne laisse pas de trouver des defauts dans leur pieté.

La severe Inquisition établie dans tous les lieux sujets à l'obeïssance du Roy de Portugal, si sainte de nom, & si terrible dans sa conduite, n'a servy qu'à éloigner les peuples infideles du Baptême de l'Eglise.

Quoy que les Chrétiens n'ayent point l'exercice public de leur Religion dans les terres des Mahometans, on ne leur defend pas le particulier : Il y a

des Maisons de Retraite, & les Capucins François en possedent une à Surate. On leur ordonne seulement sur peine de la vie de ne rien enseigner aux Mahometans qui les puisse obliger à se convertir ; & l'on condamne au feu ceux que l'on soubçonne d'avoir receu quelque legere teinture de nôtre Religion, s'ils ne se justifient par une profession ouverte de celle de Mahomet.

Il y a dans Surate des Chrétiens Armeniens membres de l'Eglise Grecque Schismatique, qui ont leurs Temples comme les Catholiques, les Anglois, Hollandois & autres Nations de l'Europe ; mais l'Infidele Mahomet y triomphe toûjours, & sa secte est la-plus nombreuse aux

Indes & dans les autres parties de l'Asie. Le Grand Mogol en fait profession, & presque tous ses sujets à son exemple.

On voit encore dans les Indes une autre sorte de peuples nommez Parsis ou Perse, descendus de ces anciens Persans qui furent chassez par les premiers Mahometans, & contraints de s'exposer aux risques de la Mer pour conserver leurs vies : Il s'en perdit beaucoup dans le voyage, & trois barques seulement aborderent à la côte des Indes : l'une s'arrêta à Surate, l'autre à Diu, & la troisiéme à Gandivi Bourg situé entre Surate & Daman. Ils ont peu multiplié, & ne sont point riches ; par une loy qui leur est imposée ils ne peuvent jamais

s'armer que d'un petit couteau : Le Soleil & le feu ſont leurs Divinitez, c'eſt un grand crime parmy eux que d'éteindre une chandelle : il n'eſt permis tout au plus que de l'agiter quand on ne veut pas qu'elle brûle, & les lampes & les foyers ſont leurs Temples & leurs Autels. Ils n'enterrent ny ne brûlent les morts, & font ſeulement une eſpece de citerne dans la campagne où il y a une grille de fer pour expoſer les corps au Soleil, qui les conſomme en peu de temps.

Quoy que tous les hommes qui n'ont point été baptiſez doivent être appellez Gentils, & que les Parſis le ſoient veritablement, les Indiens meritent mieux ce nom par le nombre

par le nombre de leurs Divinitez. Leur superstition va jusques à l'adoration des bêtes, & ils reçoivent souvent la mort des couleuvres & des serpens pour prix de leur pieté ridicule.

Tous les Gentils respectent les Singes, & ont une veneration particuliere pour le bœuf; ils sont divisez en plusieurs races, lignées, ou sectes, que les Portugais expriment par le mot de *Casta*.

La plus remarquable de toutes est celle des Bramenes, Bramenis, ou Bragmanes; ce sont des Prestres, obligez d'observer inviolablement l'usage de ne rien manger qui ait eu ou qui puisse avoir vie, ne se nourrissans que de legumes, de fruits, & de laitages, & ne beuvant

rien qui puiſſe enyvrer. Leurs jeûnes ſont ſi auſteres qu'ils ne font qu'un repas en trois jours. Tous les autres honorent ces Bramenes comme leurs ſuperieurs. Les armes leurs ſont defenduës, & ils ne peuvent tuer ny homme ny bête, quand même on les attaqueroit ; ce ſont eux qui reçoivent ce que les peuples offrent à leurs Dieux. Les moins riches ſe tiennent le matin ſur le bord des rivieres, où ils prient pour ceux qui s'y viennent purifier, leur frottant le front avec un peu de Bol ou de quelqu'autre couleur, qu'ils pretendent avoir la vertu de preſerver de tout accident pendant la journée, & reçoivent ainſi des aumônes qui font ſubſiſter leurs familles.

Les Bamans leur ſont inferieurs, auſſi ne leur eſt-il permis d'entrer dans les Pagodes que pour y offrir ; ils obſervent les mêmes regles que les Bramenes pour le manger ; leur occupation eſt le negoce ; & l'on n'en void point de plus adroits qu'eux dans toutes les Indes. Les Bamans & les Bramenes ſuivent l'opinion de Pytagore, croyant qu'une ame ne quitte un corps que pour paſſer dans un autre, & c'eſt par cette raiſon qu'ils ne tuënt ny ne laiſſent tuër aucun animal, il y en a d'aſſez ſimples pour faire diſtribuer des pains aux chiens dans l'eſperance que les Dieux feront un jour paſſer leurs ames dans des corps plus conſiderables. Les Gentils ſont diviſez en un grand nom-

bre d'autres lignées, & chaque mêtier en compose une, ils n'ont pas tous la même austerité; quelques-uns mangent du poisson, & d'aurtes de toutes sortes de viandes, hors du bœuf; on en voit qui font vœu de pauvreté, & passent leur vie à mandier, que l'on n'en respecte pas moins; ils demandent l'aumône imperieusement, & disent avec autorité donnez-moy telle chose. Les Campagnes en sont pleines, on les voit incessamment sur les routes des Pagodes où l'on peut leur faire du bien, ils sont insolents jusqu'à l'infamie, & laissent croître leurs cheveux pour se distinguer des autres Gentils qui les rasent, à la reserve de quelques-uns au sommet de la tête pour marquer leur Reli-

gion. Ceux dont les cheveux ſont grands, ſe ſervent de certaines huiles qui les font croître & épaiſſir, & j'en ay veu de plus de deux braſſes de long. Quelques-uns d'entre ces extravagans appellez Faquirs, font vœu de ſe tenir pluſieurs années dans des Pagodes, debout, les bras levez, croiſez, ou dans telle autre poſture qu'ils s'imaginent, & comme le ſommeil pourroit trahir leur deſſein, ils ſe font attacher dans l'état où ils veulent être, & paſſent auſſi le temps de leur vœu, pendant lequel les Adminiſtrateurs du Pagode ont ſoin de les faire nourrir; ils demeurent ordinairement droits ou croiſez le reſte de leur vie, les jointures ne pouvant plus flêchir & ayant en-

tierement perdu le mouvement. La plus considerable partie des Gentils sujets du grand Mogol brûlent leurs morts, & l'on en voit peu même dans le reste de l'Inde qui les enterrent.

CHAPITRE XVII.

Comme les femmes Indiennes se brûlent vives avec le corps mort de leur mary.

LEs Histoires des Indes apprennent que dans les premiers Siecles, ces pays furent gouvernez par des Princes Gentils, & que les femmes ennuyées de voir trop vivre leurs maris, les empoisonnoient sans scrupule ; plusieurs de ces exemples

obligerent les Rois qui n'étoient pas exempts d'un pareil traitement, à faire une Loy qui condamnoit les femmes de quelque âge ou qualité qu'elles fussent à être brûlées avec le corps de leurs époux, & pour rendre ce decret moins fâcheux, on y joignit l'interêt de la Religion, promettant à ces infortunées une felicité parfaite aprés leur mort. Les Bramines les faisoient honorer comme de petites Divinitez, & la gloire en obligeoit souvent à se faire une vertu volontaire d'une cruelle necessité, & à se voüer elles mêmes à la mort sans attendre qu'on les y contraignit.

Aprés une longue suite d'années, les Mahometans s'étant emparez d'une partie des Indes,

ils voulurent abolir cette funeſte coûtume, mais comme on y laiſſe la liberté de conſcience, la violence n'a point été employée, & on s'eſt contenté d'ordonner qu'il n'y auroit point de contrainte dans le ſacrifice & qu'il dépendroit des femmes Gentilles de mourir avec leurs maris, ou de les ſurvivre.

Les Gouverneurs doivent examiner eux-mêmes, par la volonté de leurs Rois, celles qui ſe preſentent pour être brûlées, & de ne rien negliger, afin de les en empêcher par la douceur, mais ſi elles perſeverent dans le deſſein de perir il faut qu'ils y conſentent, & les faſſent garder de crainte qu'elles ne ſoient enlevées ſi elles venoient à

changer de ſentiments. Ces précautions ſervent à leur faire faire reflexion ſur une entrepriſe ſi terrible, & l'on n'en a veu trembler & ſe repentir à la veuë du bûcher, aprés avoir demandé la mort avec un courage intrepide.

La ceremonie ſe fait de cette ſorte : on porte le corps du mort au lieu où il doit être conſumé, les habitans de Surate vont ordinairement à une lieuë de la Ville, en montant la riviere, dans un endroit qu'ils appellent Poulpara, où il y a un des plus celebres Pagodes de la Province, ayant accoutumé dans ces occaſions de s'approcher des Temples & de l'eau ; on conduit enſuite la veuve en triomphe, elle eſt ſur un cheval cou-

ronnée de fleurs & parée autant qu'elle le peut, quantité de joüeurs d'instruments l'environnent, ses parens & ses amis la suivent qui chantent & dancent pour témoigner la joye qu'ils ressentent d'avoir une Heroïne dans leur famille, ou de participer à son amitié : quelquefois on les meine par eau, & alors on attache le corps mort au bateau, ensorte que la veuve qui est assise sur un siege, puisse appuyer ces pieds contre son mary.

Quand on est arrivé, il faut poser le mort sur le bord de l'eau, où la victime le va laver & elle ensuite, pendant qu'on le porte dans une petite cabane de sept ou huit pieds en quarré composée de bois sec, couverte de roseaux, le tout

imbibé d'huile, de reſine, & de ſoulfre, afin qu'elle s'embraſe plûtôt; on y entre par une porte fort baſſe, & quand le mort y eſt la femme ſort de l'eau, & fait pluſieurs fois le tour du bûcher avec ſes habits tous moüillez, aprés elle embraſſe ſes enfants, ſi elle en a, & tous ceux qui ont quelque liaiſon avec elle par le ſang ou par l'amitié, & leur diſtribuë ce qu'elle a de plus precieux ſur elle; alors on les fait éloigner de crainte qu'elle ne ſoit ébranlée par leurs larmes, & elle entre dans le lieu fatal où elle ſe doit immoler, quand elle eſt aſſiſe ſur un ſiege de paille ſouphrée proche du corps de ſon époux, un Bramine l'exhorte à la conſtance, & la conſole par l'eſperance de

rejoindre bien-tôt la plus chere partie d'elle-même ; dans ce temps il luy met un flambeau à la main, & quelques fueillets d'un livre où il a leu auparavant, & ſi elle eſt aſſez courageuſe elle embraſſe le bûcher elle-même, ou ſi elle témoigne quelque foibleſſe le Bramine luy rend cét office, & ferme la porte aprés être ſorty, pendant que les ſpectateurs chantent le bonheur & la gloire de la victime.

La premiere fois que je fus témoin d'une de ces tragiques ceremonies, j'en obſervay ſoigneuſement toutes les circonſtances, celle qui ſe brûloit ne paroiſſoit pas avoir plus de vingt ans, elle regarda avec une conſtance ſurprenante tout le ſpectacle de ſa mort, alluma le feu

de ſa propre main, & comme je m'étois placé fort prés du bûcher, je vis qu'elle leva la tête de ſon mary, appuya ſon viſage deſſus, baiſſa ſon voile, & mourut ſans faire paroître la moindre foibleſſe.

Quelque temps aprés il y en eut une moins jeune qui voulut accomplir le même vœu; elle avoit ſouhaitté la mort avec une ardeur empreſſée, & la fermeté luy manqua quand elle en avoit le plus de beſoin, & à peine ſe vit elle dans le bûcher qu'elle fit des efforts pour en ſortir, mais les Bramines irritez de ſon peu de courage, la contraignirent à ſouffrir la mort qu'elle avoit cherchée. Quand les corps ſont conſommez on jette les cendres dans la riviere, & les

familles où il s'eſt trouvé de ces femmes genereuſes, ſont extrêmement diſtinguées des autres.

Dans les lieux où les Gentils ſont maîtres abſolus, la Loy eſt obſervée dans toute ſa rigueur, & l'on brûle par force celles qui ne ſe viennent point offrir; mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que les mariages ſe font ſouvent entre des hommes faits & des filles qui n'ont que ſept ou huit ans, qu'on ne laiſſe pas d'immoler malgré l'innocence de l'âge, ſi elles perdent leurs maris, les parens ſe faiſant un barbare honneur de les livrer aux rigueurs de la coutume.

Il y a des Royaumes dans les Indes où ces Sacrifices ſont differents, on fait une foſſe profonde où l'on jette le corps du

mort, on y allume un grand feu trois jours de ſuite, la veuve y eſt conduite, & pour ne pas l'épouvanter par la veuë du feu on le couvre d'un pavillon fait de fueilles de Bananier, & quand elle a fait ſes tours & ſes adieux, elle ſe lance dedans au travers de la paliſſade qui ne reſiſte guere à cét effort.

D'autres enterrent leurs morts dans de grandes foſſes, où l'on met les veuves toutes droites, les couvrant enſuite de terre juſques au col, alors le Bramine s'approche, & quand il a fait ſes exhortations il étrangle la victime, & acheve de la couvrir de terre.

Le Roy de Maudré n'a jamais moins de trois ou quatre cent femmes, que l'on contraint tou-

tes à se brûler avec son corps quand il est mort.

On observe une autre coutume aux funerailles des Princes de la race de Sevagi : on brûle avec son corps tous les Officiers qui l'ont servy pendant sa vie, & cela va a un grand nombre d'hommes ; & il y a plusieurs autres petits Royaumes où l'on ne suit pas aux obseques des Grands, des loix moins cruelles que celles dont je viens de parler.

CHAPITRE XVIII.

Des Temples & des habits des Indiens.

COmme les Indiens sont de differentes Religion, tous

leurs Temples ne ſe reſſemblent point. Les Mahometans de Surate y ont édifié des Moſquées magnifiques, il y en a plus de deux cens dans cette Ville, mais elles ne ſont pas toutes conſiderables : ils ont les Images en execration, & il n'y a qu'une petite niche du côté de la Mecque, les plus devots ne pouvant pas toûjours aller chercher ces celebres Moſquées, on a marqué pour contenter leur zele pluſieurs lieux qui n'ont pour toute gravité, qu'un trou dans la muraille & un baſſin pour ſe purifier dans le temps de la priere. Ils ne laiſſent pas de porter le nom de Moſquée, & c'eſt ainſi que l'on en doit diſtinguer le nombre infiny que l'on dit être au grand Caire, &

en d'autres Villes où la Reli-
gion de Mahomet domine.

Selon l'ordre de l'Alcoran le Vendredy eſt leur Dimanche, & dans ce jour conſacré à la devotion, ils font regulierement leurs prieres & leurs aumônes.

Les Pagodes des Gentils ſont hors des Villes, & il n'y a que les plus riches qui en puiſſent avoir chez eux, l'étenduë en eſt toûjours vaſte & la ſtructure aſſez belle, tous leurs jours ſont également devots, & ils n'offrent jamais à leurs Dieux que des choſes inanimées.

Les Parſis qui, comme nous l'avons dit, n'adorent que le Soleil & le feu, n'ont point d'Autels ny de lieux deſtinez particulierement à la devotion, l'Ima-

ge du Soleil étoit autrefois leur Idole ; mais depuis qu'ils vivent ſous la domination du grand Mogol, ce culte leur eſt interdit, & ſi quelqu'un en a conſervé l'uſage il doit prendre de grandes précautions pour ſe cacher. Tous les ſujets de ce Prince portent le Turban de quelque Religion qu'ils ſoient, avec un peu de difference ; les Mahometans & les Parſis ne raſent point leurs barbes ; tous les hommes portent des veſtes qui reſſemblent à nos caſaques, les manches en ſont étroites, mais ſi longues qu'elles font pluſieurs plis ſur le bras, ils ont une eſpece de caleçon étroit qui n'eſt point ouvert par devant & deſcend juſques au talon, les Gentils portent des manieres de ju-

pes : pour des bas c'eſt un uſage inconnu dans toutes les Indes, & l'on n'y porte les ſoulier qu'en pantouffle.

Les femmes ont les plus beaux cheveux du monde, dont elles prennent grand ſoin : leurs habits different tres peu de ceux des hommes à la reſerve de la coëffure ; elles portent des voiles pour ſe couvrir le viſage dans les ruës, la propreté eſt cherie parmy elles, & les eſſences precieuſes répanduës ſur toute leur perſonne. On ne les voit pas librement, & la jalouſie eſt ſi naturelle aux Mahometans qu'ils en prennent juſques à l'excez, pour les moindres ſujets qu'on leur en donne, & ceux qui n'ont jamais oüy parler de leur humeur, en comprendront aiſé-

ment le caractere par l'exemple que je vais en rapporter.

Le Gouverneur de Surate aimoit passionnement une de ses femmes dont la beauté surpassoit infiniment celle des autres, il eut envie d'en avoir le portrait pour soulager les chagrins de l'absence quand il étoit obligé de s'en éloigner, & ayant appris qu'il y avoit dans la compagnie de France un jeune homme qui peignoit fort bien, il envoya prier les Directeurs de souffrir qu'il vint luy parler, ils le firent avec plaisir, & le Gouverneur ayant proposé son dessein au peintre. Luy promit une recompence digne du service qu'il en exigeoit; Le François répondit, qu'il vouloit se surpasser pour le satisfaire sans prétendre d'au-

tre ſalaire que celuy de l'obli-
ger. Travaillez donc avec toute
la diligence que vous pourrez,
ajoûta l'Indien. Faites-moy con-
duire où eſt la perſonne que
vous voulez qu'on repreſente,
repliqua le Peintre : Quoy ! in-
terrompit le Gouverneur, en
rougiſſant, vous avez prétendu
voir ma femme ? & comment
voulez vous que je la peigne ſi
elle m'eſt inconnuë, répondit le
François ? retirez-vous, pour-
ſuivit le jaloux Indien, ſi vous ne
la pouvez peindre ſans la voir,
j'aime mieux renoncer au plaiſir
d'avoir ſon portrait, que d'ex-
poſer ſes charmes à la veuë
d'aucun homme. Voila juſques
à quel point va la folie, ou plû-
tôt l'imbecillité des Mahome-
tans. Le libertinage & les vices

regnent cependant chez eux, & les femmes ſçavent tromper la plus active vigilance de leurs maris.

Celles des Parſis & des Gentils ne ſont couvertes que de corſets juſtes, qui s'attachent par derriere, les manches en ſont courtes, elles ont des bandes d'étoffes ſelon leur condition, qui font le tour du corps, paſſe ſur leur têtes, & s'attache à la ceinture; elles ſont preſque toutes belles, le commerce en eſt libre, & elles ſe voüent ordinairement à Venus, hors les Bamanes qui ſont un peu plus modeſtes. Leur magnificence en bijoux eſt toute auſſi grande qu'elles le peuvent, outre les colliers & les bracelets, elles portent aux pieds des anneaux

creux pleins de gravier, ou de quelque choſe qui puiſſe faire du bruit: leurs têtes ſont ornées de petites couronnes d'or, enrichies de pierreries; elles ont les oreilles percées & chargées de pendants, & le nez où elles mettent une plaque d'or ou d'argent, ſi grande que la moitié de leur viſage en eſt couvert.

On ne peut rien voir de plus propre que leurs perſonnes, les riches ſe lavent chez elles, & les autres à la riviere depuis la naiſſance du jour juſqu'à la nuit, les Bramenes prient pour elles & gardent leurs habits; c'eſt à dire ceux qu'elles apportent pour changer en ſortant du bain, où elles entrent toutes vétuës; leur addreſſe eſt ſi grande que tous les yeux qui les pourroient obſerver,

obſerver, ne voyent rien contre la modeſtie, elles ſont religieuſement attachées à leurs Loix, mais fort voluptueuſes.

Aprés trois mois de ſejour à Surate, je fus m'embarquer au Port de Sonaly, ſur le Vaiſſeau la Marie, qui alloit avec celuy de la Force à Batiepatan, prendre le reſte de ſa charge en épiceries.

CHAPITRE XIX.

Départ de Surate pour le Malabar.

NOus ſortîmes du Port de Sonaly le ſixiéme Janvier 1670. à la faveur d'un vent agreable, qui continua juſqu'à Rajapour, où la Force s'arrêta,

pendant que nous paſſâmes outre : mais comme j'y ay ſéjourné dans d'autres temps, je diray ce que c'eſt, pour ne point interrompre l'ordre de ſa Relation.

C'eſt un lieu ſcitué dans les terres du Sevagy, un rebelle fameux qui a long-temps occupé le grand Mogol, & le Roy de Viſapour, ſon Maître. Juſtement ſous le dix-ſeptiéme degré au Nord de la ligne Equinoxiale, ſur la côte de Malabar, environ à vingt lieuës au Nord de Goa, on l'approche par une riviere facile : il y a un petit village ſur la droite qui n'eſt habité que par des Pêcheurs, & quatre lieuës au delà on trouve la ville de Rajapour, qui préte ſon nom à la riviere ; les Vaiſſeaux du pays qui ne portent

gueres que cent tonneaux, ne montent qu'à une petite Isle qui est à moitié chemin, & l'on passe plus avant avec des barques & des chaloupes : quand les eaux sont basses la riviere n'est pas plus difficile à traverser qu'un ruisseau.

Les Anglois y ont autrefois eu une habitation, mais les Indiens les en chasserent. Nôtre Compagnie s'y est établie depuis peu, elle y a une belle maison & un grand jardin proche d'un bassin, d'où il sort une fontaine d'eau chaude, qui n'est pas moins considerable par ses vertus que les plus celebres de l'Europe. Les Montagnes & les Forests du voisinage sont pleines de Singes, que l'on revere dans les terres du Sevagi.

& qu'on n'oſe tuer ſans expoſer ſa vie. Le Commerce de Rajapour conſiſte en Salpêtre & en Toilles : mais ſur tout en poivre qui s'y recueille abondamment.

Le Sevagi eſt un Prince puiſſant, qui s'eſt ſi bien ſervy de ſa fortune, que malgré l'importance de ſes ennemis il regne aujourd'huy preſque depuis Surate juſques à Goa, excepté quelques Villes maritimes qui appartiennent aux Portugais. Ce voiſin redoutable fit trembler Goa, où les Vice-Rois tinrent leur Cour l'année 1676. & a porté pluſieurs fois la terreur à Surate, d'où il a tiré des richeſſes immenſes, ſans reſpecter les Pagodes ny les Moſquées : On a remarqué qu'il ne fut mode-

ré que pour les Nations d'Europe ; il eſt vray qu'il pouvoit craindre leur reſiſtance, & ce fut peut-être moins par un motif de conſideration qu'il épargna leurs maiſons, que par la crainte d'en trouver l'entrée difficile. Il alla en 1671. à Surate pour la derniere fois, & n'en ſortit qu'aprés y avoir laiſſé des marques de ſa fureur, qui ne furent pas aiſément rétablies. Il a toutes ſes Forteresſes ſur des montagnes ; ſes ſujets ſont Gentils comme luy, mais il ſouffre de toutes ſortes de Religions, & eſt un des plus grands Politiques du ſiecle.

Le Vaiſſeau la Force s'arrêta donc dans la riviere du Rajapour, où l'Aigle d'or étoit arrivé depuis peu de jours, qui

revenoit d'Achem capitale de l'Isle de Sumatra qui n'est jamais gouvernée que par des femmes, & où les Reynes tiennent ordinairement leur Cour. Avant que d'aller à Achem il avoit passé Masulipatan Ville du Royaume de Golconda de la côte de Coromandel, où l'on fait ces belles Chites que nous appellons Indiennes, dont la peinture ne dure pas moins que la toille, sans rien perdre de son éclat. La Compagnie de France a des Bureaux en tous ces lieux.

CHAPITRE XX.

Suite du Voyage de Malabar.

EN continuant nôtre route nous paſsâmes à la veuë des Forteresſes qui ſont à l'entrée de la riviere de Goa, dont je parleray dans un autre temps; & nous arrivâmes devant Mirſeou le quatorziéme de Janvier, moüillant l'ancre le même jour à l'emboucheure de la riviere.

Mirſeou eſt dans le Royaume de Viſapour, environ à dix-huit lieuës au midy de Goa, où nôtre Compagnie a un Magazin pour le poivre. C'eſt un climat fort agreable & fertile. La premiere choſe que l'on

trouve en montant la riviere c'eſt le Bourg & la Forteresſe de Mirſcou ; elle eſt grande, munie de quantité d'artillerie, & environnée d'un foſſé profond : Le Gouverneur de cette Place étoit Perſan, extrememment civil, & s'appelloit Cojabdella. Dés qu'on l'eut averty de nôtre arrivée il viſita nôtre Capitaine, & nous fit à tous en particulier des honnêtetez, nous invitant à ſouper, quoy que l'heure du dîner ne fût pas encore arrivée : Nous le ſuivîmes, les uns dans des Palanquins, les autres à cheval, eſcortez de ſes Gardes avec ſes Haut-bois & ſes Trompettes.

Quand nous fûmes au Château, il nous mena dans une grande Salle tapiſſée des plus

riches étoffes du Levan, & nous fit asseoir autour de luy sur des Carreaux de la même beauté. Nos Interpretes commençoient à peine à s'expliquer pour nous qu'on vit entrer une troupe de Danseuses qu'il avoit ordonnées pour le divertissement de ce jour : Ces femmes n'ont point d'autre occupation que celle de leur danse, qui est fort extraordinaire & tres-peu modeste ; leurs habits sont superbes, elles sont toutes bien faites & parfaitement adroites. Ce bal qui nous parut une nouveauté fort bizarre, dura toute la journée, & nous fatigua extrement ; parce que nous étions à jeun, & plus disposez à faire un bon repas qu'à prêter nos yeux à un spectacle qui ne nous

réjoüiſſoit point ; l'heure des flambeaux arriva qui nous fit eſperer le ſouper : on nous conduiſit dans la cour, où nous vîmes au lieu de tables les Danſeuſes recommencer leur exercice ; enſuite on fit quelques feux d'artifice, qui durerent juſques à dix heures, & nous impatienterent extremement ; enfin on nous conduiſit ſous un grand doſme, où le couvert étoit mis à terre ſuivant l'uſage du pays, ou plutôt de-tout l'Orient ; on ſervit une infinité de mets dont la faim ne nous permit gueres de diſtinguer le goût: la boiſſon fut de la limonade, que nous prenions dans de grandes porcelaines avec des cuilleres de buis, tenant chacune un petit verre : On nous appor-

ta aprés la viande une confusion de fruits & de confitures ; la danse succeda encore au festin, & nous ne quittâmes le Gouverneur que bien tard, qui nous fit reconduire par ses Gardes & ses Trompettes jusques à la maison de la Compagnie.

Le lendemain on le pria de venir voir nôtre Vaisseau qui étoit en Rade ; il s'y fit conduire, & distingua tous ceux qui avoient soupé chez luy par des presens ; on le reçut au bruit du canon, & tout le jour fut employé à le regaler. Quand il partit on luy fit aussi des presens au nom de la Compagnie & à tous ses Officiers, plus considerables que les siens : & il se retira aussi satisfait de nôtre Nation que nous l'étions de sa civilité.

Le Roy de Viſapour n'eſt pas des moins puiſſans de l'Inde, quoy que tributaire du Mogol, il profeſſe la Religion Mahometane : mais preſque tous ſes ſujets ſont Gentils.

Nous partîmes de Mirſeou le dix-neuviéme du mois, & le vingt-deux nous arrivâmes à Baliepatan, où nous trouvâmes une quantité de poivre ſuffiſante pour achever nôtre charge.

Baliepatan eſt du Royaume de Canavor dans la côte de Malabar, ſituée à 11. degrez deux tiers de latitude Septentrionale : le Bourg de Baliepatan n'eſt qu'à une lieuë de la Mer, d'une grandeur conſiderable, habité par de riches Marchands Mahometans.

Aſſez prés de cette habitation

on trouve le Palais du Roy, environné de plusieurs Pagodes magnifiques, & c'est à peu prés en cet endroit que le Prince Gouverneur avoit établi les nôtres pour leur plus grande commodité, attendant quelque endroit meilleur.

Le Vaisseau la Force arriva quelques jours aprés le nôtre, & l'on fit diligence pour les dépêcher ensemble, ils partirent le premier jour de Février, & firent voile vers l'Isle Dauphine où ils devoient prendre Monsieur de Montdevergue pour le remener en France.

CHAPITRE XXI.

Du Malabar.

ON appelle communement la côte de Malabar toute l'étenduë de terre qui eſt depuis Surate juſques au Cap de Comorin ; mais pour être plus exacts, nous ne la ferons commencer qu'au Mont d'Eli, ſitué ſous le 12. degré au Nord de l'Equateur, puiſque c'eſt là que les peuples prennent le nom de Malabares ou Malavares.

Cette côte a plus de deux cens lieuës de long, & eſt diviſée en pluſieurs Royaumes, dont les Princes ſont Gentils ; & quoy qu'ils poſſedent peu de

terres, ils ne ſont tributaires d'aucuns Rois. Le plus puiſſant de tous eſt celuy de Canonor, les autres le craignent & l'honorent ; on l'appelle Colitri, & ce nom ſuit ordinairement la Couronne de Canonor. Le Samorin ou Roy de Calicut luy eſt inferieur, quoy que ſes Etats ſoient d'une plus grande étenduë : Ils ne different ny en mœurs, ny en Religion, ny en coûtumes ; & ce que l'on dira du Roy de Canonor & de ſes ſujets peut ſervir pour tous les autres Malabares.

L'air eſt bon par toute la côte, il n'y a point de terre en Aſie plus fertile ; le ris s'y recueille deux fois par an ; elle abonde en excellens fruits, mais ils ſont bien differens de ceux d'Europe.

Quoy que le cocos n'aye pas un goût fort delicieux, ſon utilité merite qu'on faſſe l'eloge de l'arbre qui le porte. Les Malabares l'appellent *Tenga*, il eſt droit, ſans aucunes branches, & a ordinairement trente ou quarante pieds de haut ; ſon bois eſt ſpongieux, compoſé de filamens qui ſe diviſent, & le rendent incapable de ſervir aux bâtimens, ſi ce n'eſt dans ſa vieilleſſe, qu'il devient un peu plus ſolide. Les racines en ſont déliées & nombreuſes, entrent peu dans la terre, & paroiſſent toutes au dehors, ſans que cela l'empêche de reſiſter à la violence des vents ; & il eſt extraordinaire d'en voir abbatre par les orages. Il ſort du ſommet environ une douzaine de

feüilles longues de dix pieds, & larges d'un & demy, diviſées comme celles du Dattier ; & quand elles ſont ſeiches on s'en ſert à couvrir les maiſons : on fait de fort belles nattes de leurs filets les plus fins, & des balais de ceux qui le ſont moins: Le milieu de ces feüilles eſt bon à brûler, leur nombre ſe trouve preſque toujours égal, parce qu'il en renaît à meſure qu'elles tombent. On trouve un gros germe au ſommet de l'arbre fait en forme de chou fleur, beaucoup plus delicat que les nôtres, dix perſonnes pourront en être repûs : mais comme l'arbre meurt dés que ce germe eſt cueilly, on le coupe ordinairement par le pied quand on veut s'en donner le regal.

Entre le ſommet & les feüilles, il y a pluſieurs rejettons de la groſſeur du bras, que l'on coupe, & il en diſtille une liqueur blanche, douce, & agreable, que les Tives, ceux d'entre les Malabares qui cultivent la terre, vont recueillir le ſoir & le matin dans des vaiſſeaux qu'ils attachent aux endroits dont elle découle. C'eſt le vin du pays, que l'on appelle Soury, ou Tary, il enyvre comme le nôtre, devient piquant quand on l'a gardé quelques heures, s'aigrit tout-à fait dans l'eſpace de 24. heures, & l'on ne ſe ſert point d'autre vinaigre dans toutes les Indes. On en fait de l'eau de vie qui devient des plus fortes aprés l'avoir repaſſée pluſieurs fois.

Si l'on met cette liqueur nouvellement ſortie de l'arbre dans un baſſin avec un peu de chaux vive, elle devient comme du miel, dont on ſe ſert pour toutes ſortes de confitures ; & ſi on la laiſſe cuire plus longtemps, il ſe forme du ſucre, moins bon à la verité que celuy de cannes, mais qui ne laiſſe pas de ſervir aux pauvres gens. Les Malabares l'appellent *Iagara*, & les Portugais *Iagre*. Tant que le Tary diſtille, & que les rejettons de l'arbre ſont ouverts, il ne porte point de fruit : mais dés qu'on les laiſſe croître, il en ſort une groſſe grappe, où les cocos ſont attachez au nombre de dix ou douze : L'écorce en eſt tendre dans la nouveauté, on

le coupe facilement, & il en ſort une eau claire & rafraîchiſſante, dont le goût eſt fort agreable, il y en a qui en rendent demy-ſeptier, & d'autres juſqu'à chopine : Cette eau ſe convertit en chair avec le temps; elle eſt d'abord blanche & molle, & c'eſt alors que les Malabares appellent le cocos *Elenir*, & les Portugais *Lagne*. Quand toute l'humidité eſt conſumée, le fruit s'endurcit & devient épais, & ſon goût reſſemble à celuy des noiſettes; il eſt trop connu en France pour s'arrêter à dire tous les uſages où l'on le met, & la quantité qui en vient de tous côtez, ne luy a rien laiſſé de rare que la beauté de ſon naturel. L'arbre en produit trois fois l'année, il y en a de

gros comme la tête, qui tombent au moindre vent, & rendent leur voisinage dangereux; on compose des cordages & des cables avec les filets de l'écorce, qui servent aux plus grands Vaisseaux, & resistent à la Mer : Et comme l'abondance de ce fruit est prodigieuse, outre celuy qui sert dans le pays, & ce que les étrangers emportent, il s'en brûle quantité pour faire du charbon dont les Forgerons se servent.

Les Cuisiniers assaisonnent tous leurs mets d'un suc qui sort du cocos en le ratissant; on en tire aussi de l'huile dont les Indiens mangent, & brûlent. Les volailles & les pourceaux sont nourris du marc, & il y a même des pauvres qui en font

leur pain. Toutes ces grandes utilitez rendent cet arbre precieux, quoy qu'il ne soit pas rare: & l'on peut bien en composer, non pas un Vaisseau, comme quelques-uns l'ont écrit, mais une Barque équipée de mats, de vergues, de voiles, de cordages, chargée de vivres & de marchandises; le tout provenant du seul arbre de cocos & de son fruit.

Il y a deux autres sortes de Palmiers, dont l'un porte les Dattes, qui ne meurissent jamais aux Indes; celuy-là qui n'a que huit ou dix pieds de haut est sans branches, & pousse seulement quelques feüilles au sommet comme le cocos, mais beaucoup plus petites; on en perce le tronc, dont il se

tire avec des tuyaux faits exprés une espece de liqueur comme le Tary, appellée Nery ; elle sert aussi à faire du vinaigre, & de l'eau de vie, mais non pas du sucre. L'autre est le Palmier Brabo ou sauvage, il porte un méchant fruit que l'on appelle *Trafouli*, le suc n'en est pas moins bon que celuy du cocos, l'arbre est plus grand, & jette des feüilles unies, si prodigieuses qu'une seule peut couvrir un lit de cinq pieds : On s'en sert à faire des Parasols, ou Sombrairos, en langue Portugaise, qui sont aussi utiles pour la pluye que pour le Soleil.

CHAPITRE XXII.

Du Iacque & de la Manga.

LE Jacque eſt un fruit ſi prodigieux qu'un ſeul fait ſouvent la charge d'un homme; l'arbre n'eſt pas plus grand que nos pommiers, ſes feüilles reſſemblent à celles du Laurier, & ſont un peu plus larges; le fruit eſt toujours attaché au tronc, parce que les branches ne le pourroient pas ſoûtenir; il paroît comme de la mouſſe dans le commencement qu'il pouſſe, la couleur en eſt verte juſques dans ſa maturité, ſa peau reſſemble à celle de l'Ananas; elle eſt épaiſſe, mais aſſez

fez molle pour la couper ſans peine, en frottant les mains & le couteau d'huile ou de beurre, pour empêcher la gomme ou le glu de s'y attacher. On trouve dans ce fruit extraordinaire pluſieurs endroits partagez, pleins d'une maniere de prunes groſſes comme des œufs de poules; il y en a quelquefois juſqu'à deux cens, que dix hommes auroient peine à manger; leur chair a l'épaiſſeur d'un doigt, la couleur en eſt jaune, & le goût comme celuy de nos meilleurs Melons; il y a encore au milieu une chataigne qui ne tient point, & qui reſſemble aſſez à celles d'Europe: on ne mange point cette graine qui eſt la ſemence du Jaca; c'eſt un fruit mal ſain, & toujours

dangereux ſi on ne boit de l'eau aprés.

La Manga eſt d'une autre excellence, & reſſemble à nos Pavies, on en voit de rouges, de blanches, & de vertes quand elles ſont meures; il y en a de la groſſeur d'un œuf, & d'autres qui ſurpaſſent nos plus groſſes poires, la peau en eſt unie, la chair molle, où le noyau s'attache de maniere qu'on ne le peut ſéparer; toute l'Inde en produit, mais elles ne ſont pas également bonnes par tout; celles du Malabar ſont les moindres: on en mange d'aſſez bonnes aux environs de Surate & de Daman, mais les meilleures viennent de l'Iſle de Goa. Elles durent depuis Mars juſques à Septembre; rien n'eſt meilleur

quand on les confit vertes. Le vinaigre les conſerve auſſi, & c'eſt une eſpece de ſalade fort commune chez les Indiens. L'arbre en eſt grand comme le Noyer, & ſon bois ſert à toutes ſortes d'ouvrages de Menuiſerie.

CHAPITRE XXIII.

Du Poivre, Cardamone, Canelle & Bethel.

ON plante l'arbriſſeau qui porte le poivre auprés des autres grands arbres pour le ſoûtenir, ſes fueilles reſſemblent à celles du Lierre, & l'odeur en eſt piquante comme le goût. Le poivre ſort par petites

grapes qui paroiſſent vertes au commencement, & deviennent rouges quand il eſt meur, & enfin tel que nous le voyons icy, aprés l'avoir expoſé au Soleil; il n'y en a point de deux ſortes comme on ſe l'imagine, toute la difference eſt que celuy qu'on appelle noir a ſa peau & le blanc en eſt dépoüillé, ce que l'on fait facilement en le battant avant qu'il ſoit tout-à-fait ſec, ou le frottãt aprés l'avoir laiſſé tremper quelque temps dans de l'eau; ainſi tous ceux qui ont du poivre commun le peuvent blanchir quand il leur plaira. On en confit au ſucre quand il eſt vert, & c'eſt un mets fort en uſage chez les Mogoles; les Indiens en font de ce qu'ils appellent Achar, nom qu'ils don-

nent à tout ce qui se conserve avec le vinaigre.

Quoy que le poivre vienne en plusieurs pays, il croît plus abondamment depuis Rajapour jusques au Cap de Comorin que par tout ailleurs, le plus gros vient de Visapour & de Canara ; celuy des terres de Malabar, c'est à dire depuis le Mont d'Eli jusques à l'extremité Meridionale de la côte, est plus petit, mais il produit davantage, & toutes les Nations s'en fournissent en ce pays pour le transporter dans les leurs.

Le Cardamome se recueille au Royaume de Canonor sur une montagne à six ou sept lieuës de la mer, & c'est le seul endroit du monde où l'on en trouve. Cette terre est d'un grand

revenu à ceux qui la poſſedent, il n'y faut ny la bourge, ny ſemences, la ſeule peine que l'on ſe donne, c'eſt lorſque les pluyes ſont ceſſées, de brûler les herbes qu'elles ont fait naître ; le Soleil les ſeiche en peu de tems, & leurs cendres ſuffiſent pour diſpoſer la terre à produire le Cardamome.

On en tranſporte dans toute l'Inde, en Perſe, en Arabie, où les peuples ne mangent point de ris à leur goût, ſi le Cardamome ne l'aſſaiſonne, & tout ſe conſomme en Orient, à la reſerve du peu qu'il en faut en Europe pour la Medecine. Il ſe vent trois fois plus cher que le poivre : il y a auſſi de la canelle dans cette côte, mais bien moins bonne que celle de l'Iſle

de Ceylan, que les Hollandois ont ôtée aux Portugais.

La feuille que les Malabares appellent Betlé, les Portugais Bethel, & les autres peuples de l'Inde Panthlé, merite bien d'avoir icy son rang : Elle naît d'un petit arbre comme le poivrier, & ne ressemble pas moins au lierre que les siennes ; le goût en est aromatique, fort agreable, & sa couleur naturelle verte ; on en fait blanchir sans perdre leur fraîcheur, en les enfermant dans de petits coffres de bois de Bannanier, & les arrosant une fois le jour ; on ne les mâche point sans arecque : C'est un petit fruit qui ressemble à une noix verte, dont on fait pourrir l'écorce en le moüillant : L'arecque pur

quand elle eſt nouvelle, mais le temps & la ſeicheresſe en purifient la méchante odeur, elle a un goût piquant qui fait cracher; pour s'en ſervir avec le Bethel on met environ gros comme un pois de chaux éteinte & molle, ſur trois ou quatre fueilles de Bethel avec la quatriéme partie d'une arecque, & l'on fait enſuite un petit pacquet du tout, qui ſe peut mâcher long-temps. Il y en a qui ajoûtent à cela quelques grains de Cardamome, un clou de geroſle, ou un peu de canelle pour en rendre le goût plus agreable. L'abre qui produit l'arecque eſt haut, droit ſans branches, orné ſeulement de quelques fueilles, ſon bois ſert à bâtir, mais plus ordinai-

rement à faire des mats & des vergues aux Barques, étant trop menu pour les grands Vaiſſeaux.

Le Bethel avec ſa preparation fortifie l'eſtomac, aide à digerer, & laiſſe une bonne odeur à la bouche, les lévres en rougiſſent, & la ſalive même, ce qui a peut-être donné occaſion de dire qu'il fait ſeigner les gencives; au reſte il a une vertu particuliere pour ſoulager de la pierre, c'eſt ce que j'ay experimenté moy-même ſur pluſieurs de mes amis: & pour confirmer cette verité, il faut ſçavoir que dans tous les lieux où il eſt en uſage, ce mal cruel n'attaque perſonne. Au commencement que l'on ſe ſert du Bethel, on a des étourdiſſe-

mens terribles, mais on peut les éviter en nettoyant l'arec-que d'une matiere blanche qui eſt dedans. Les Européens accoûtumez à l'air des Indes, ne ſe peuvent non plus paſſer de Bethel que ceux du pays : L'abondance de ſes fueilles ne les rend pas moins precieuſes, & les Princes s'en font un delice comme les moindres de leurs ſujets. Le premier regal qu'on fait en viſite c'eſt de preſenter un pacquet de Bethel ; ceux qui ſortiroient ſans en avoir receu s'offenſeroient extrêmement, & l'affront ſeroit égal ſi on le refuſoit ; cependant on n'eſt pas obligé de s'en ſervir ſur le champ, parce que tous les Aſiatiques craignent le poiſon, & ſont naturellement ſoubçonneux.

Il y a dans toutes les Indes, mais sur tout dans le Malabar, un arbre assez haut, dont les fueilles sont comme celles du laurier, ou peu differentes ; il porte des fleurs blanches qui sentent assez bon, & il distille le long de son tronc une gomme qui sert pour les Vaisseaux: ce que cet arbre a de particulier est que ses branches aprés s'être élevées tombent vers la terre où elles prennent racine si tôt qu'elles y touchent, & deviennent si grosses avec le temps qu'on ne peut distinguer le premier tronc. Si l'on n'empêchoit ces arbres de s'étendre en les coupant, il n'en faudroit qu'un pour couvrir tout un pays.

Le Malabar produit encore de toutes sortes de legume

comme les nôtres : il en a auſſi qui luy ſont particulieres, ce ſont de certaines féves longues de quatre doigts, dont les coſſes ont un pied & demy de long ; elles viennent en peu de temps, n'ont aucune delicateſſe, & il n'y a que les miſerables qui en mangent. Les Jardiniers ne les cultivent que pour ombrager des cabinets ; leurs paliſſades ſont couvertes d'une autre herbe dont la tige eſt fort déliée, & s'étend par milles jets, elle a une infinité de fueilles ſemblables à la pinprenelle, & quantité de fleurs rouges faites comme le Jaſmin double, qui ne ſentent rien & ne ſervent qu'au plaiſir des yeux : Elles paroiſſent au lever du Soleil, & tombent dés qu'il

le couche ; on ne laiſſe pas d'en avoir également tous les jours de l'année, ſans qu'il ſoit neceſſaire de ſemer la plante qu'une ſeule fois, parce que les graines qui tombent prennent racine & ſe renouvellent inceſſamment. Les Malabares ſont moins curieux de fleurs que les Mogoles, & leurs femmes ſe contentent de ſe frotter d'huile de cocos, ſans rechercher d'autres parfums, quoy qu'il y en aye dans leur pays.

CHAPITRE XXIV.

Des animaux, & particulierement de l'Elephant.

LEs oyſeaux du Malabar ne ſont point differens de

ceux du reſte de l'Inde, il y a quantité de Perroquets gros & petits, de toutes ſortes de couleurs, l'on en prend ſouvent juſques à deux cens dans un filet, ce n'eſt point là qu'on leur apprend à parler, & les ſeuls Européens ſe donnent cette peine. Le gibier y abonde qui ſe prend fort aiſément, le ſeul Paon eſt difficile, on ne laiſſe pas d'en prendre & d'en manger tres ſouvent : ſes plumes ſont en uſage dans toute l'Aſie, on s'en ſert à faire des Paraſols pour les perſonnes de qualité, & des Eventails enrichis d'or & de Pierreries. Les Malabares ont auſſi chez eux de toutes ſortes de volailles.

L'Elephant doit tenir le premier rang entre les animaux à

quatre pieds, & il le faut mettre au nombre de ceux que l'on voit dans la côte de Malabar quoy qu'il y soit apporté d'ailleurs. C'est le plus grand des animaux terrestres : la tête n'est pas grosse à proportion du corps; il a les oreilles fort grandes faites à peu prés comme les aîles des chauves souris, les jambes rondes & d'égale grosseur par tout, quoy qu'elles ayent des jointures, il se sert de sa trompe comme d'une main pour prendre ce qu'on luy presente, cette partie s'alonge, se retire, & tient si bien ce qu'elle empoigne qu'il est impossible de luy rien arracher ; il se sert d'un sabre aussi adroitement qu'un homme ; cette trompe est creuse, & lorsque l'Elephant veut

boire, il tire l'eau avec, qu'il laisse ensuite tomber dans sa bouche. J'en ay vû quelquefois revenir de la riviere qui reservoient plus d'un seau d'eau, pour la jetter aux personnes qui ne leur plaisoient pas, ou qui leur avoient fait de la peine, rien n'approche de l'intelligence & de la memoire de l'Elephant, & j'en ay été convaincu dans plusieurs occasions.

Toutes les villes des Indes entretiennent de certaines gens qui ne servent qu'à balayer les ruës & les maisons ; un garçon de douze ans qui avoit cet employ à Surate, ayant un jour amassé des ordures, & voyant passer un Elephant, en prit avec ses deux mains qu'il luy jetta au nez, l'animal ne té-

moigna alors aucun mouvement de colere, mais quelques jours aprés l'enfant ſe rencontrant à ſon paſſage, il le prit par le milieu du corps avec ſa trompe, & luy fit faire cent tours en l'air avec une violence qui épouventa tous ceux qui le virent, cependant on connut à la fin qu'il n'avoit voulu qu'effrayer celuy dont il avoit été inſulté, puis qu'aprés s'en être longtemps diverty, il le remit doucement à terre, & pourſuivit ſon chemin.

Le Vice-Roy de Portugal voulant en envoyer un qu'il avoit, à ſon Prince, ordonna qu'il fût embarqué dans le premier Vaiſſeau qui partiroit pour Liſbonne, le Gouverneur de cet animal luy fit comprendre

par des discours tels qu'il auroit pû faire à un homme, qu'on vouloit le conduire dans un pays où la plus dure servitude luy étoit assurée ; & cela fit une telle impression sur l'Elephant, qu'on ne le pût jamais faire passer dans le Vaisseau, & qu'il en coûta la vie à ceux qui voulurent le contraindre ; le Vice-Roy en fut averty, & ne doutant point que cette resistance ne fût l'ouvrage du conducteur, il luy dit avec des menaces terribles qu'il pretendoit que dans un nombre de jours qu'il marqua, l'Elephant fût disposé à partir, cet homme qui craignoit la mort, défit tout ce qu'il avoit fait, & par des leçons contraires persuada cet animal qu'il étoit destiné à un Prince

qui le combleroit de tous les delices de la vie, & on l'embarqua enſuite ſans aucune peine.

Tous les grands Seigneurs nourriſſent des Elephants, les Rois s'en ſervent à la guerre, chargeant leur dos de canon & d'hommes armez ; j'ay vû des Gouverneurs Indiens allant à la promenade faire dreſſer ſur un Elephant des tentes, partagées de maniere que les hommes & les femmes étoient dans des lieux differens, & qu'il y en avoit même où l'on pouvoit apprêter à manger.

On leur fait une eſpece de houſſe ; j'en ay veu où l'on av oitemployé quatre-vingt aunes de drap, & je peux aſſurer puis qu'il eſt vray qu'on en trou-

ve d'infiniment plus grands, ce qui ſe juſtifie par leurs dents, celles des uns n'ayant que trois ou quatre pieds de long, qu'un homme porteroit aiſément, & il en vient de Bombaze & de Moſambique, deux places d'Affrique, de plus de dix pieds, que deux perſonnes auroient peine à ſoulever; on apporte quantité de ces dents aux Indes, chaque Elephant n'en a que deux, & c'eſt ce que nous appellons yvoire.

Depuis que j'ay connu la verité par experience, je me ſuis étonné pluſieurs fois de ce que tant de perſonnes ont pouſſé le menſonge juſques à écrire que l'Elephant n'a point de jointures aux jambes, & qu'il luy eſt impoſſible de ſe coucher, que

s'il tombe par malheur il ne ſe releve jamais ; que pour dormir il s'appuye contre un arbre; & que le ſeul moyen de s'en rendre maître eſt de ſcier le tronc, où l'on prevoit qu'il peut aller, afin qu'il tombe avec ; c'eſt une relation fabuleuſe de ceux qui voyagent ſans partir de chez eux, & tous ceux qui ont été en Aſie ſont convaincus du contraire ; l'Elephant ſe couche ſans peine, flechit le genoüil quand ſon Maître veut monter deſſus, & ne dort point autrement que le cheval ; pour le prendre, quand on ſçait à peu prés ſa route, il ne faut que creuſer des foſſes, que l'on couvre de branches foibles & d'un peu de terre, il s'y renverſe infailliblement : & c'eſt là

que l'on s'en rend maître, parce que ſa peſanteur l'empêche de ſe relever. Les Noirs d'Affrique en mangent, & j'ay entendu dire que la trompe eſt extrêmement delicate, on en tuë ſouvent pour avoir les dents, & l'on en trouve auſſi qui tombent d'elles-mêmes; la peau eſt ſi épaiſſe que les balles de mouſquet la percent à peine quand elle eſt preparée; on en éleve de petits que la mort de leurs meres fait errer à l'avanture.

L'extrême grandeur de cet animal ne l'empêche point de nager admirablement bien, & de marcher fort vîte: il n'eſt pas moins courageux que fort, & rend de bons offices aux Rois dans la guerre.

Pendant que j'étois aux Indes

un Gouverneur voulut donner à quelques perſonnes conſiderables le plaiſir extraordinaire de voir combattre un Tigre contre un Elephant, leurs tailles ſont bien differentes; la legereté du Tigre jointe à la force de ſes ongles & de ſes dents, le rend extrêmement dangereux; il ſautoit à la trompe, ſous le ventre & ſur le dos de ſon ennemy, où il faiſoit de cruelles impreſſions, & l'Elephant le jettoit bien loin de luy avec ſa trompe, aprés avoir eſſayé de le fouler aux pieds: Leur fureur augmentant dans le combat, le Tigre déchiroit ſon adverſaire par tous les endroits où il s'attachoit à luy; l'Elephant le preſſoit avec une violence terrible, mais avec tant

d'efforts. La victoire ne fut ny pour l'un ny pour l'autre, & il en coûta la vie à tous les deux. On appelle ceux qui conduisent les Elephans, Cornac, ils se placent sur le col, où ils se tiennent fermement, sans avoir besoin de bride ; ils portent deux crochets de differente grandeur ; le plus petit sert d'éperon, & ils en frappent l'Elephant à la tête pour le faire marcher comme il leur plaît, & ainsi il n'est jamais sans une playe dont le sang coule presque toujours ; le grand crochet n'est que pour le retenir quand il est en furie ou en chaleur, & que le petit ne suffit pas. J'en ay veu dans le Malabar appartenant au Prince, s'échapper, renverser des arbres & des mai-

maiſons, qui ne ſont pas à la verité de la reſiſtance des nôtres, & contraindre tous les habitans des leux où ils paſſoient à chercher des aziles ailleurs, & nos retraites étoient quelquefois pleines de ceux qui avoient abandonné leurs demeures à la violence de ces animaux.

Les Rois du Malabar s'en ſervent ſouvent pour châtier leurs ſujets rebelles; en les faiſant lâcher dans leurs terres pour en abattre les arbres & les ruïner: & quand l'Elephant eſt grand, d'un ſeul effort il jette le plus puiſſant Cocotier par terre.

Les Marchands en loüent, & s'en ſervent pour tirer les Barques & les Vaiſſeaux à ſec quand ils veulenr les radouber. Ces

animaux qui font voir la grandeur & la magnificence des Princes, ſervent auſſi aux Bramenes à porter les ſtatuës de leurs Dieux aux jours de feſtes, & il y a des Pagodes qui en entretiennent un certain nombre deſtiné à cet uſage.

CHAPITRE XXV.

Suitte des animaux du Malabar, où il eſt parlé du Tigre.

DE tous les pays Orientaux le Malabar eſt celuy où l'on trouve le plus de Tigres, ce ſont des animaux fameux par leur cruauté; il y en a de trois ſortes, & ils ſe diſtinguent par la grandeur : le plus petit

eſt comme un gros chat, & j'en ay veu un de ceux-là dans la maiſon de la Compagnie au pays de Cananor qu'on avoit apporté de Mirſeou, lequel faiſoit preſque autant de bruit qu'un bœuf en criant. On ne le nourriſſoit que de chair : & quand on luy jettoit un peu de ris, il avoit l'adreſſe de ſe retirer autant que ſa chaîne luy pouvoit permettre, pour laiſſer approcher des poules ou des canes, qu'il étrangloit ; à la fin il nous échappa : & comme je fus un des plus empreſſez à le pourſuivre, il me bleſſa conſiderablement à la main, & gagna les champs ſans que nous le puſſions attraper.

Le Tigre de la ſeconde eſpece eſt gros comme un mouton

ou un petit veau, c'eſt le plus commun de tous, & celuy qui deſole les animaux domeſtiques, & ravage le pays; on leur fait une guerre ouverte; & les Rois pour exciter leurs ſujets à la chaſſe de ces Tigres, promettent pour recompenſe un bracelet d'or à ceux qui en tuëront; ce preſent eſt ſi conſiderable qu'il éleve celuy qui le reçoit comme les Chevaliers parmy nous, parce qu'il n'y a que le Roy qui peut autoriſer à en porter; & j'ay veu un homme qui en avoit tué un n'ayant pour toutes armes que ſa rondache & ſon épée, ſans en être bleſſé.

Les Anglois n'eurent pas tant de bon heur à Baliepatan, il en venoit un chez eux la nuit, qui ravageoit tout; fatiguez des

desordres qu'il y faisoit, ils s'armerent & l'attendirent : le premier coup qui fut tiré le blessa, mais cela ne servit qu'à augmenter sa fureur, il se precipita sur eux, donna la mort à deux ou trois, & se sauva ensuite par où il étoit venu.

J'ay pensé perir par leur cruauté quelque temps aprés mon arrivée au Malabar, la chaleur excessive m'obligeoit à coucher dehors au milieu de trois grands chiens, qui veilloient pour ma seureté ; leurs cris m'éveillerent une nuit : Et voyant qu'ils fuyoient j'appellay du monde ; on vint & nous trouvâmes qu'un de nos chiens manquoit, il fallut allumer des torches pour le chercher, mais ce ne fut que le lendemain qu'on trouva ses

os diſperſez à deux cens pas de la maiſon. Cette avanture me corrigea de l'habitude dangereuſe de coucher dehors.

Le Tigre de la derniere eſpece eſt grand comme un cheval, & les Portugais l'appellent Tigre Royal; je n'en ay jamais veu de vivans, mais ſeulement de leurs peaux, qui couvriroient un lit de ſix pieds, ce n'eſt qu'au Nord de Goa qu'on en rencontre, & qu'il eſt dangereux d'aller ſeul & ſans armes.

J'ay connu un Gentil-homme Portugais, nommé Juan de Siquiera, habitant de Daman, qui avoit une maiſon de plaiſir auprés de cette Ville; deux de ſes amis l'y étant allé viſiter, aprés les avoir regalez il voulut leur donner le plaiſir de la

chaſſe au Sanglier ; étant montez tous trois dans un petit chariot avec chacun un mouſquet, ils ſe mirent en chemin, mais à peine avoient-ils fait quelques pas, qu'ils virent venir un Tigre Royal par un chemin qui traverſoit celuy où ils étoient, aprés s'être conſultez ils conclurent qu'il falloit tirer deſſus, Juan de Siquera lâcha ſon coup qui bleſſa le Tigre, & le fit tomber ſans aucune apparence de vie; cette victoire qui leur avoit ſi peu coûté les réjoüit, & ils differerent à enlever leur proye juſques aprés le dejeuné, enviant tous trois également la peau de ce Tigre, qui eſt extrêmement rare. Au retour ils furent ſurpris de ne le point trouver, & de ne voir aucune

trace de ſang ; le chariot ne pouvant approcher des buiſſons, Juan de Siquera deſcendit contre le ſentiment de ſes amis, chercha la voye, & trouva le Tigre inondé de ſon ſang : mais à peine ſon meurtrier avoit-il parû, que ce cruel animal fit un dernier effort pour ſe jetter ſur luy, le renverſa par terre, & le déchira en pluſieurs endroits ſans que les deux autres puſſent s'oppoſer à ſon malheur; la crainte de tuer leur amy les empêcha long-temps de tirer ſur le Tigre, mais voyant que tout le ſang qu'il perdoit ne diminuoit point ſes forces, & que le malheureux Siquera ne devoit plus être ménagé, ils tirerent & deſcendirent, ayant achevé de tuer le Tigre ; le Portugais

infortuné avoit la face contre terre, & tout ſon corps n'étoit qu'une playe, dans cet état à faire horreur aux plus intrepides, on l'emporta chez luy, où ſa veuë répandit la douleur & le deſeſpoir; il reſpiroit ſi foiblement, qu'au lieu deſonger à le ſecourir on n'attendoit que le dernier de ſes ſoupirs; cependant un Gentil, eſclave du bleſſé, s'en approcha & promit de le guerir ſi on luy vouloit abandonner; quoy que ce fut ſans aucune eſperance on ne laiſſa pas d'y conſentir, & l'eſclave pratiquant ſon remede, qui n'étoit que du lait & le ſuc de quelques herbes, remit ſon Maître en parfaite ſanté avec le temps, & fit une de ces cures merveilleuſes, que l'on au-

roit peine à ſe perſuader parmy nous, ne l'ayant nourry que de pain & de lait tant qu'il l'avoit traité. Ce même Gentilhomme qui m'a fait ſon hiſtoire, conſervoit la peau du Tigre, qui avoit plus de ſix pieds de long, comme un monument conſacré à la memoire de ſa funeſte avanture, dont il ne parloit point ſans émotion.

Pour éviter le Tigre la nuit il ne faut que de la lumiere qui le fait fuir, mais le jour on a beſoin d'armes à feu ou de fleches pour l'attaquer de loin, quand on n'eſt pas ſeur de ſon coup, il vaut mieux tirer en l'air, parce que le bruit l'épouvante, & qu'une legere bleſſure ne ſert qu'à exciter ſa fureur & le rendre plus dangereux.

La peau de toutes sortes de Tigres est à peu prés de même couleur, son agreable varieté la rend de prix considerable, on s'en sert aux Indes pour couvrir des lits & des Palanquins, & en Europe à plusieurs ornemens; les guerriers en paroient autrefois leurs chevaux, & il n'est gueres de fourure plus estimée.

CHAPITRE XXVI.

Suite des animaux, du Iacard, du Busle, de la Civette, & du Singe.

LE Jacard ou Adive est grand comme un chien mediocre, ressemblant au Re-

nard par la queuë, & au Loup par le muſeau : on en éleve dans les maiſons, mais leur naturel eſt de ſe cacher dans la terre pendant le jour, d'où ils ne ſortent que la nuit pour chercher à manger. Ils vont par troupes, devorent les enfans, & fuyent les hommes, leurs cris ſont plaintifs, & l'on diroit ſouvent que ce ſont ceux de pluſieurs enfans de divers âges mêlez enſemble. Les chiens leur font la guerre & les éloignent des maiſons, ils precedent ordinairement le Tigre, qui les épargne pour attirer les chiens, & les devorer ; & les Indiens qui ſçavent cette ruſe ont ſoin d'enfermer ceux qui gardent leurs maiſons lorſqu'ils n'entendent crierqu'une Adive:

c'eſt un animal ſans utilité, & qui ne merite pas qu'on s'y arrête davantage.

Le Buffle eſt plus grand que le bœuf, à peu prés fait de même, mais il a la tête plus longue & plus plate, les yeux plus grands, & preſque tous blancs, les cornes plates, & ſouvent de dix pieds de long, les jambes groſſes & courtes. Il eſt laid, preſque ſans poil, va lentement, & porte des charges fort peſantes. On en voit par troupes comme des vaches, & ils donnent du lait qui ſert à faire du beurre & du fromage; leur chair eſt bonne quoy que moins delicate que celle du bœuf: il nage parfaitement bien & traverſe les plus grandes rivieres; on en voit de privez,

mais il y en a de ſauvages qui ſont extrêmement dangereux, déchirant les hommes ou les écraſant d'un ſeul coup de tête: Ils ſont moins à craindre dans les bois que par tout ailleurs, parce que leurs cornes s'arrêtent ſouvent aux branches, & donnent le temps de fuir à ceux qui en ſont pourſuivis. Le cuir de ces animaux ſert à une infinité de choſes, & l'on en fait juſques à des cruches pour conſerver de l'eau ou des liqueurs; ceux de la côte de Malabar ſont preſque tous ſauvages, & il n'eſt point defendu aux étrangers de leur donner la chaſſe, & d'en manger.

On y voit quantité de Civettes, c'eſt un petit animal à peu prés fait comme un chat,

à la reſerve que ſon muſeau eſt plus pointu, qu'il a les griffes moins dangereuſes, & crie autrement; le parfum qu'il produit s'engendre comme une eſpece de graiſſe dans une ouverture qu'il a ſous la queuë, on la tire de temps en temps, & elle ne foiſonne qu'autant que la Civette eſt bien nourrie; il s'en fait un grand trafic à Calicut, mais à moins que de la recueillir ſoy-même, elle eſt preſque toujours falſifiée.

Il y a des Singes au Malabar, mais beaucoup moins qu'aux autres parties de l'Inde, & ce n'eſt que dans les terres du Sevagi & de Canara qu'ils abondent. Les Gentils Orientaux regardent cet animal comme un homme raiſonnable qui

s'empêche de parler pour éviter le joug du travail. Quelques-uns le respectent comme une Divinité, luy élevent des Statuës, & consacrent des jours à son honneur ausquels ils ajoûtent des sacrifices, & il est defendu chez tous les Princes Gentils d'en tuer aucun sur peine de la vie.

Quelquefois on voit des troupes de ces animaux par la campagne attaquer des femmes qui portent à manger aux gens de travail, & le leur ôter si elles ne sont secouruës. Les femelles portent leurs petits, ne les quittent jamais & les embrassent étroitement, sautant d'arbre en arbre avec la même legereté que si elles ne portoient rien; ils font de grands ravages

dans les terres, ſi on ne les en écarte, arrachant les fruits & le ris, & beuvant le Tari dans les Vaiſſeaux où on le recueille.

Cet animal eſt fier, & fait voir de l'intrepidité, quoy qu'on le dût croire timide, par ſa perpetuelle agitation. Un de mes amis étant à la chaſſe dans le Royaume de Canonor, s'aſſit ſous un arbre pour manger quelques confitures; un gros Singe poſté ſur le même arbre attendoit qu'il partit pour voir s'il ne laiſſeroit rien, & cet homme n'étant point obſervé luy donna un coup de fuſil dans le ventre: l'animal ſans en paroître ému augmenta ſa playe avec les doigts, prit un de ſes boyaux, & les tira tous peu à peu, juſqu'à ce qu'il fut expiré.

CHAPITRE XXVII.

Suite des animaux.

ON ne ſe ſert aux Indes des bœufs que pour cultiver la terre, & les Gentils les honorent trop pour en manger. Il y a beaucoup de Sangliers au Malabar dont les Nahers ſe divertiſſent à la chaſſe, tous y mangent des pourceaux excepté les Bramenes & les Nambouris. Il y a auſſi du mouton & des Chevreüils.

Les Gaſelets occupent encore agreablement les chaſſeurs; ce ſont des animaux faits à peu prés comme les Cerfs, excepté qu'ils n'ont point de brán-

ches à leurs cornes, & que le corps en eſt un peu plus petit; on les prend au filet, parce que c'eſt la maniere de chaſſer des Indiens; on n'y voit point de lapins, mais beaucoup de lievres, ceux du pays n'en mangent gueres, & s'ils en prennent, ce n'eſt que pour les vendre aux Europeens.

Il ſe trouve des couleuvres par tout le monde, mais celles des Indes, & particulierement de la côte de Malabar ſont trop ſingulieres pour ne s'y arrêter que legerement; je doutay long-temps des hiſtoires que l'on m'en faiſoit, mais enfin je fus convaincu par experience, & rien n'eſt plus certain que ce que j'en diray.

Il y en a de groſſes comme

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

le doigt, longues de cinq ou f
pieds, & de couleur verte, q
ſont d'autant plus à craind
qu'on les diſtingue difficilemc
ſur les herbes & les buiſſon
elles ne fuyent point le mond
& s'élancent ſur les paſſans
choiſiſſant preſque toujours l
yeux, le nez, & les oreill
pour s'attacher. Ce n'eſt poi
par des morſures qu'elles em
poiſonnent, mais elles ont ſo
le col une veſſie pleine d'un v
nin ſubtil qu'elles répandent o
elles s'attachent, & l'impre
ſion en eſt ſi mortelle qu'il n'
a jamais de remede, & qu
ceux qui en ſont infectez ex
pirent en moins d'une heure
comme elles ſont nombreuſe
& difficiles à remarquer, l
perſonnes conſiderables ſe fon

receder de leurs domestiques, quand elles voyagent, qui frappent les buissons & les branches pour écarter ces insectes dangereux.

J'ay connu un Indien Chrétien, qui allant du Basar de Baliepatan au Pagode du même lieu, accompagné d'un Gentil, luy vit entrer tout d'un coup une de ces couleuvres vertes, par un côté du nez & sortir par l'autre, où elle demeura suspenduë, & le Payen mourut sur le champ.

Il y en a d'autres que les Indiens appellent *Nalle bambou*, c'est à dire bonne couleuvre, & les Portugais *Cobra capel*, parce qu'elle a une peau grande comme la main qui luy environne la tête, faite en forme

de chapeau émaillé comme le reſte de ſon corps de couleurs fort vives & agreables à voir. Quoy que la piqucure de celle-là ſoit mortelle, elle n'eſt pas ſans remede.

On ne peut trop s'étonner de l'aveuglement des Gentils à l'égard de ces animaux, tous les reptiles leur ſont en veneration, mais particulierement la couleuvre ; ces Statuës ſont les plus grands ornements des Pagodes, & rien ne peut ouvrir les yeux de ce peuple imbecile ſur cette ſuperſtition. S'il s'en trouve dans leurs maiſons, aprés des prieres ils tâchent de les attirer dehors en leur preſentant à manger, ſans employer la violence : & ſi la couleuvre s'obſtine à demeurer, on luy

fait des ſupplications eloquentes, comme ſi c'étoit quelque perſonne raiſonnable.

Le Secretaire du Prince fut mordu par une, dans le temps que j'étois en ce pays, elle étoit groſſe comme le bras, & longue de huit pieds; comme ce malheur arriva dans la campagne, ceux qui accompagnoient cet Officier prirent la couleuvre, & la porterent dans un pot chez le Prince, on fit auſſitôt appeller les Bramenes, qui la ſupplierent reſpectueuſement de ne point permettre que celuy qu'elle avoit bleſſé perdît la vie, puiſqu'il étoit utile au Roy; le Prince ajoûta que s'il mouroit il la feroit brûler, mais les prieres & les menaces ne ſervirent de rien, le Secretaire

expira, n'ayant été ſecouru par aucun remede naturel ; le Roy fut touché de ſa perte : mais s'imaginant que ſon favory étoit coupable de quelque crime, puiſque les Dieux le puniſſoient ainſi, il fit porter la couleuvre hors de ſon Palais, & la laiſſa aller paiſiblement, aprés luy avoir fait pluſieurs profondes reverences.

Il y a de ces peuples dont la pieté bizarre les fait porter du lait juſques ſur les grands chemins, afin que ces divinitez rampantes ne ſoient pas obligées de chercher de la nourriture plus loin : mais ſi leur ignorance eſt déplorable, l'artifice des Bramenes doit être deteſté. Il en eſt de ſçavans dans l'Aſtrologie, qui ont mê-

me

me le goût des Lettres, & ſçavent l'hiſtoire de leur Nation; ceux-là ne peuvent pas croire ce qu'ils enſeignent; j'en ay conſulté pluſieurs fois, & un particulierement avec lequel j'avois aſſez de familiarité, auquel je reprochois le mauvais uſage que luy & ſes ſemblables faiſoient des talents que le Ciel leur avoit donnez, captivant la credulité d'un peuple imbecile, par des fables, dans l'eſperance d'acquerir de la reputation, & quelques legers avantages. Il me répondit qu'il m'alloit convaincre de leur probité & des veritez qu'ils enſeignoient, par une hiſtoire qu'il me fit de cette ſorte. Le principal Bramene d'un celebre Pagode voulant exciter la devo-

tion du peuple qu'il exhortoit, ſollicita ſes auditeurs de contribuer quelque choſe pour faire une couleuvre d'or avec douze œufs de même matiere, laquelle étant miſe dans un endroit du Pagode dedié au culte de cette divinité, il eſperoit que dans l'eſpace de ſix ſemaines la couleuvre deviendroit vivante, & les œufs éclorroient pour être dans la ſuite des Dieux protecteurs du Pagode ; cette propoſition fut receuë, & le Bramene eut bien-tôt ce qu'il avoit exigé, la ſtatuë fut faite, & portée au Pagode par les Bramenes, ſuivis d'une foule de peuple ; il y entra ſeul, plaça le ſerpent, reſſortit de même, & enferma ſoigneuſement les œufs & la mere ; ſix ſemaines

s'étant écoulées, il retourna avec le même peuple, qui ne trouvant point la couleuvre ny les petits, crut qu'ils étoient effectivement vivans. Ce miracle fut suivy d'une acclamation generale, & chacun s'applaudit d'avoir contribué à la production d'une nouvelle divinité.

Cette fable grossiere me fit rire, & me mit cependant en colere, j'en dis assez au Brамene pour luy faire comprendre l'artifice de celuy dont il vantoit la foy; mais il me resista toujours, & je fus contraint de l'abandonner à son obstination.

Si les Gentils se sont imposé la loy de ne pas tuer de couleuvres, cela n'est pas defendu aux Chrétiens ny aux Mahome-

tans ; on en trouve ſouvent dans les maiſons, & j'en ay vû juſques ſous nos lits. Je diray ailleurs les remedes dont on ſe ſert pour guerir leurs morſures.

Les couleuvres de la plus extraordinaire eſpece ſont de 20. pieds de long, & ſi groſſes qu'il leur eſt facile d'avaler un homme ; c'eſt cependant ia moins dangereuſe, parce qu'il eſt plus aiſé de l'éviter. On n'en voit gueres que dans des deſerts, & s'il en vient auprés des villages ou ſur les bords de la mer, ce n'eſt qu'aprés des débordemens de rivieres qui les entraînent ; je n'en ay jamais vû de celles-là que mortes, & l'on diroit d'un gros tronc d'arbre renverſé. J'ay oüy dire à un Chrétien qui avoit été Gentil, que tra-

vaillant à la terre au temps de la recolte du ris avec tous ceux de la maiſon, un petit enfant qu'on y avoit laiſſé malade ſortit, & ſe coucha ſur des feüilles auprés de la porte, où il s'endormit juſques au ſoir; ceux qui revenoient des champs fatiguez du travail ne ſongerent point d'abord à luy, mais l'ayant entendu plaindre, ils attribuerent ces plaintes à ſon indiſpoſition, & attendoient que leur ſouper fût preſt pour le faire entrer, cependant ces cris continuant, quelqu'un ſortit & vit une de ces grandes couleuvres qui avoit déja plus de la moitié du malheureux enfant dans le corps; il eſt aiſé de s'imaginer le trouble qu'un accident ſi funeſte jetta parmy ceux qui

en furent les témoins, & que la nature intereſſoit, on n'oſoit irriter le reptile de peur qu'il n'achevât de devorer l'enfant ; & de milles moyens differens que chacun propoſa, on choiſit celuy de couper la couleuvre d'un coup de ſabre. Le plus adroit en fit heureuſement l'execution : mais comme l'animal ne mourut pas d'abord pour être ſeparé en deux, il ſerra le petit corps & l'infecta de ſon venin, en ſorte que l'enfant expira peu de momens aprés.

Nous entendîmes un ſoir crier une Adine, que tout le bruit des chiens ne faiſoit point fuir, & nos gens étans ſortis avec de la lumiere virent une couleuvre qui l'avaloit, l'ayant ap-

paremment surprise endormie; on tua l'une & l'autre : & la couleuvre pour n'avoir que dix pieds étoit d'une grosseur suffisante pour engloutir l'Adine.

Le Malabar produit des Crocodilles de toutes sortes de grandeurs, & ce fut là que j'aiday à en assommer un, comme je l'ay déja dit.

CHAPITRE XXVIII.

Des Peuples du Malabar, & de leurs coûtumes.

LEs habitans du Malabar sont bien faits, presques tous noirs ou fort bruns, & n'ont rien de difforme comme les Africains : Ils laissent croître leurs

cheveux fort longs, & ne manquent point d'esprit, mais ils le negligent, ne s'adonnant ny aux Sciences ny aux Arts, leur grand penchant est à la trahison; c'est une bagatelle parmy eux que de violer sa parole. Les Mahometans passent pour les plus infidelles; mais les Gentils ne sont gueres de meilleure foy.

Ces derniers sont originaires du pays, & par consequent plus puissans que les autres; on les divise par lignées. La premiere est celle des Princes; les Nambouris ou grands Prêtres composent la seconde, les Bramenes sont de la troisiéme, & les Nahers ou Nobles la quatriéme. Ceux-là qui naissent seuls avec le privilege de porter les

armes, ne peuvent embraſſer le party du commerce ſans déroger, & ce n'eſt que par là ou par le changement de Religion qu'ils perdent leur Nobleſſe. Les Tives ſont ceux qui cultivent la terre & recueillent le Tary : on leur ſouffre des armes, mais ce n'eſt que par grace. Les Monconas ou Peſcheurs ne peuvent habiter que les bords de la mer, & ne vivent que de la pêche ; on les tient indignes de la guerre, & quelque beſoin qu'on eût de Soldats ils ne ſont jamais choiſis. Les Mainars ou Blanchiſſeurs compoſent une autre lignée, auſſi-bien que les Chets, c'eſt à dire les Tiſſerans ; & les Tireurs d'huile. Les Pouliats ſont les derniers & les plus vils

de tous, ils demeurent vagabonds, parce que tout le monde les rebute, & ce sont eux dont les autres se servent pour veiller à la garde du ris: Ils se retirent sous de petites cabanes de feüilles de Palmier; c'est un opprobre que de les frequenter, ou seulement les approcher de vingt pas, & c'est même une necessité de se purifier quand on leur a parlé de trop prés. Il n'y a que les lignées qui sont au dessous des Nahers qui puissent obliger ceux qui les approchent à se purifier, & les Princes, les Nambouris, les Brames. & les Nahers se peuvent toucher librement les uns les autres, sans être necessités à se laver.

Lors qu'un Nambouri, Bra-

mene, ou Naher, trouve un Pouliat dans ſon chemin, il luy crie d'auſſi loin qu'il le voit, de s'enfuir; & s'il n'obeït pas aſſez promptement, il peut l'y contraindre à coups de mouſquet, ou de fléches, étant libre de tuer ces miſerables, pourvû qu'ils ne ſoient pas dans un lieu privilegié. Si un Naher veut éprouver ſes armes, il luy eſt permis de le faire ſur ceux de cette ligné malheureuſe, de quelque âge ou ſexe qu'ils ſoient, ſans en être inquietez, & cette infortune qui eſt attachée à leur baſſeſſe, fait qu'ils ne ſe multiplient gueres; il leur eſt défendu de s'habiller d'aucunes ſortes d'étoffes, ny de toilles, & ce n'eſt qu'avec des feüilles qu'ils couvrent quelque partie

de leur corps. Le mépris que l'on en fait les rend negligens & mal propres, ils mangent indifferemment de toutes sortes de charognes, & d'insectes : mais ce qui augmente l'horreur des Gentils, c'est de leur voir manger des bœufs qui meurent naturellement. On ne reçoit aucuns presens de ces infortunez, ny pour les Dieux, ny pour le Prince, si ce n'est de l'or ou de l'argent, encore leur fait-on poser assez loin à terre, & les Gardes qui sont Nahers le vont ensuite ramasser, leur parlant de loin, & leur répondant de même sans les laisser approcher. On condamne souvent des Poulets à payer de grosses sommes: & comme il paroît étrange que des gens bannis de toute socie-

té, & qui vivent ſans occupation y puiſſent ſatisfaire, il faut ſçavoir que les Malabares ont la folle habitude d'enterrer l'or ou l'argent qu'ils poſſedent, ſans en jamais rien ôter ; c'eſt ce que les Pouliars cherchent avec ſoin, & c'eſt auſſi le moyen qui les enrichît. On les croit ſorciers, il n'y a point de malignité dont on ne les accuſe; & quoy qu'ils ſoient fort innocens, on les arrête ſur le moindre ſoubçon, & le Prince les condamne à la mort. On n'eſt pas ſi ſevere pour les autres lignées, & il faut des preuves convaincantes, lors même qu'on ne leur impoſe que des peines civiles.

Les Peuples du Malabar & preſque tous les Gentils de l'In-

de obſervent exactement cette loy, qu'aucune perſonne ne peut jamais monter à un rang plus élevé que celuy de la lignée où il eſt né, & quelques treſors que l'on aye, celuy qui les poſſede ny ſa poſterité ne changent jamais d'état.

CHAPITRE XXIX.

Des Nahers.

LEs Nahers ſont les Nobles & les plus honnêtes gens du pays, qu'on ne diſtingue pas moins par leur adreſſe & leur civilité que par leur naiſſance; le temps a établi une loy dans tous les Royaumes de la côte de Malabar, qu'il faut indiſpen-

fablement obſerver ; c'eſt qu'aucun étranger ou d'autre Religion que Gentil, ne peut y voyager ſans être eſcorté d'un ou de pluſieurs Nahers ; cette precaution eſt neceſſaire, & le Prince ne venge jamais les violences qu'on fait à ceux qui y ont manqué. Quand des étrangers veulent paſſer d'un Royaume à l'autre les Nahers de celuy où ils ſont ont ſoin de leur en chercher de l'endroit où ils veulent aller. On paye à ces Nahers chacun huit Tares par jour, qui montent à un demy Fanon, le Fanon eſt une petite piece d'or valant ſeize Tares, & la Tare une petite monnoye d'argent qui vaut ſix deniers. Le Naher n'a que quatre Tares par jour pour garder une mai-

ſon, mais ſa paye eſt double à la campagne. Ces gens ont une qualité qu'on ne peut trop loüer, c'eſt qu'ils ne trahiſſent ny n'abandonnent jamais ceux qu'ils conduiſent. S'il perit un homme ſous leur protection, ils ſe font infailliblement tuer avec luy, & ce ſeroit une lâcheté parmy eux que de le ſurvivre.

J'ay entendu dire une choſe qui merite d'être rapportée icy. Deux riches Marchands Portugais venans du Nord, & allans le long de la côte au Midy, prirent des Nahers ſuivant l'uſage, & ayant traverſé le Royaume de Canonor, les premiers Guides leur en donnerent d'autres, ſujets du Roy de Samorin, ceux-cy furent tentez par la quantité d'argent que les Marchands

leur donnerent à porter, & les assassinerent pour s'en rendre les maîtres : Et comme ils n'ignoroient pas la severité des loix, ils changerent de pays. Les premiers qui croyoient avoir laissé ces Marchands en seureté retournerent chez eux, cependant on trouva les cadavres dans la campagne ; & l'affaire ayant été examinée, on sçut le nom des coupables, qui furent découverts & conduits chez eux ; l'argent dont ils avoient encore partie entre les mains, fut témoin inconteſtable de leur méchante foy, & il ne fallut point d'autres bourreaux pour les exterminer que leurs femmes & leurs parens, irritez de cette infidelité.

Il y a eu encore une chose digne

d'être remarquée touchant les Nahers : C'eſt qu'un étranger en ayant quantité avec luy eſt moins en ſeureté que s'il n'étoit eſcorté que d'un de leurs enfans, parce que les voleurs attaquent ſans diſtinction tous ceux qui ont de la force & des armes pour ſe defendre, & qu'ils reſpectent la foibleſſe & l'enfance. Les enfans des Nahers portent en allant par la campagne un bâton tourné environ d'un pied & demy de long, qui a une poignée comme un poignard : mais au lieu de ſe terminer en pointe, il eſt gros comme le poing au bout, c'eſt dequoy ils ſe ſervent juſqu'à ce que l'âge leur permette de porter d'autres armes ; il n'y a que les fils de Nahers qui

se servent de ces bâtons, on ne leur donne qu'un sol & demy par jour: mais quoy qu'on coure moins de risques avec eux, il n'y a que ceux qui manquent d'argent qui s'en servent, & l'on juge de l'opulence des étrangers par leur escorte.

CHAPITRE XXX.

Suite des coûtumes.

CEux des lignées les plus élevées n'ont aucun commerce avec leurs inferieurs, particulierement pour le boire & le manger, ils ne peuvent se servir que de mets apprêtez par quelqu'un de leur même naissance ou d'une plus noble; &

cette rigidité s'étend jusques à ne pas prendre de l'eau dans les mêmes puits. Les étangs sont aussi distinguez, chacun a les siens pour se purifier, & il n'y a que les rivieres communes. Les mêmes choses s'observent à l'égard des maisons: s'il arrive que quelque personne inferieure à celuy qui en habite une y entre, les Bramenes y sont appellez, pour en chasser l'impureté avec les ceremonies accoûtumées.

Ils observent regulierement l'ordre des alliances; & leurs scrupules s'étendent jusques au commerce des femmes; Un homme peut en épouser une de son rang ou de celuy qui luy est immediatement inferieur, avoir une intrigue amoureuse

avec elle : mais non pas quand elle eſt d'un rang plus élevé, & l'un & l'autre ſexe merite la mort, quand il eſt convaincu de contrevenir à cette loy, excepté les femmes des races de Nambouris ou Bramenes, qui ſont ſeulement conduites au Prince quand on les ſurprend en des fautes de cette nature. Il peut les vendre en qualité d'eſclaves : & comme ce ſont ordinairement les mieux faites du Malabar, les étrangers s'empreſſent de les acheter.

Un Capitaine Portugais ayant perdu ſon Vaiſſeau en arrivant à Cananor, ſans aucun eſpoir de reparer ce malheur, ſçachant que la fille d'un Bramene que l'on avoit ſurpriſe avec un Tive devoit être venduë, fut pour

l'avoir, & l'acheta, l'ayant trouvée fort agreable; il paſſa par chez nous avec ſon eſclave, où nous le regalâmes de nôtre mieux. Quelques-uns interrogerent l'Indienne ſur ſon avanture, elle fit d'abord difficulté de répondre : mais aprés avoir pleuré, elle nous dit qu'étant élevée chez un oncle depuis la mort de ſa mere, elle alloit tous les jours travailler dans ſes terres, avec des filles de ſon âge, qu'un jeune Tive qui luy avoit plû, & à qui elle avoit parû trop agreable, malgré l'inégalité de leur naiſſance, & la ſeverité des loix, ſe rendit maître de ſon cœur, & la fit reſoudre à le recevoir chez ſon oncle, où elle l'introduiſit par une foibleſſe malheureuſe; que la fortune ;

cruelle les ayant découverts dés la premiere fois, la vie du Tive avoit été immolée à l'offense que sa famille recevoit, & qu'on l'avoit conduite au Prince, de qui le Portugais la venoit d'acheter, pour satisfaire à la coûtume. Ses larmes nous persuaderent qu'elle avoit tendrement aimé; & de tout ce que nous étions, il n'y en eut pas un qui ne la plaignit. Le Portugais sentoit déja plus que de la pitié pour elle; & la jalousie naturelle à ceux de sa Nation l'obligea à se separer de nous, emmenant la jeune Malabare, qu'il fit baptizer; je l'ay depuis veuë plusieurs fois chez luy.

Quand un homme inferieur à une femme est convaincu d'en

être favorisé, on les conduit les fers aux pieds chez le Prince jusques à l'execution de la loy. Ceux de la lignée de la criminelle sont en droit pendant trois jours, à commencer de celuy de la punition, de tuer tous ceux qu'ils rencontreront de la lignée de coupables, sans exception de sexe ny d'âge; mais seulement dans le ressort du Gouvernement où la faute a été commise; les Nahers ont ce pouvoir sur les Tives, & les Chetes; ceux-cy sur les Mocovas, & ces derniers sur les Pouliats. Pour les Nambouris & les Bramenes ils ne peuvent tuer personne, & n'ont que la liberté de livrer les victimes au sort qu'on leur prepare; cet usage est cruel, mais ce qui épargne du

du ſang dans ces occaſions, c'eſt qu'on garde les accuſez quelquefois huit jours : & pendant ce temps ceux qui doivent craindre peuvent s'éloigner.

CHAPITRE XXXI.

Suite des coûtumes.

ON tuë impunément les Pouliats, dont perſonne ne venge la mort, & l'on ne punit pas même du dernier ſupplice celle de ceux qui ſont plus conſiderables. La Juſtice ne regle point la vengeance, & c'eſt ſeulement le reſſentiment des parens: Il n'en eſt pas de même du larcin, ce peuple en abhorre le vice, & le châtie ſi

severement que l'on auroit bien de la peine à éviter la mort, en volant une grappe de poivre, ou quelque chose d'aussi peu de valeur.

Il n'y a point de prisons dans le Malabar, les prisonniers sont peu gardez, & on ne fait que leur mettre les fers aux pieds jusques à la mort, ou la liberté. Toutes les causes civiles ou criminelles sont plaidées devant le Prince, par les parties; on peut produire des témoins: & quand l'accusation est douteuse, les accusez sont receus à leur serment, qui se pratique ainsi; on fait rougir le fer d'une hache, & celuy qui doit jurer s'étant approché, on met une feüille de Bananier sur sa main, & le fer chaud ensuite, qu'il jette

à terre dés que la rougeur eſt éteinte ; aprés un des Blanchiſſeurs du Prince, qui tient une ſerviette moüillée d'eau de ris, luy enveloppe la main, & lie le linge avec un cordon que le Roy ſcelle de ſon cachet : trois jours aprés on y regarde, & s'il ne ſe trouve point de mal il paſſe pour innocent, & eſt declaré parjure ſi le feu a fait quelque impreſſion. C'eſt le Prince qui prononce l'Arreſt où il n'y a jamais d'appel, s'il eſt pour mourir on l'execute ſur le champ, conduiſant le patient hors du Palais : Et comme chacun fait gloire d'obeir au Prince, il n'y a point de bourreaux, & ce ſont les Nahers de ſa Garde qui en ſervent ordinairement. Si le crime même eſt contre la

loy, les parens du coupable s'empreſſent de répandre ſon ſang, pour reparer la honte qu'il fait à leur famille. Le ſupplice ordinaire eſt de traverſer le corps avec une lance, le couper par quartiers, & le pendre aux arbres.

Il y a dans chaque Royaume de la côte de Malabar pluſieurs familles de Princes qui ne compoſent qu'une lignée Royale, diſtinguée de toutes les autres. Dans chaque Etat, lorſque le Roy vient à mourir le plus ancien Prince luy ſuccede, ſans qu'il y aye jamais d'oppoſition, ainſi l'on n'y voit gueres de jeunes Souverains : Ceux qui parviennent à cette dignité, choiſiſſent celuy de leurs ſujets qui a le plus d'intelligence pour le

faire Lieutenant general, & luy abandonner le soin des affaires considerables : C'est la plus importante Charge, & quoy qu'elle soit mise à l'enchere, le Roy peut cependant en gratifier qui bon luy semble. On a pour la remplir plus d'égard au merite qu'à l'élevation, parce qu'elle en donne assez ; & un Naïer ou un Cheti en étant revêtu se peut faire obeir par les Princes mesmes : mais il ne laisse pas d'y avoir des personnes de familles qui ont quelquefois cette suprême autorité. Toutes les lettres & patentes ne sont expediées que sur des feüilles de Palmier sauvage, où l'on écrit avec un poinçon de fer.

Dés que le Roy est assuré du zele & de la capacité de son

Lieutenant general, il abandonne tout à ſa conduite, & ſe retire dans un lieu tranquille où on luy fournit les neceſſitez de la vie conformement à ſon état: le Gouverneur reçoit tous les droits, fait la paix quand il veut, ſans être obligé d'en conferer qu'avec le Roy, ſi ſa vieilleſſe ne luy ôte pas la connoiſſance; il ne s'aſſied jamais devant luy, ne fait entrer perſonne de ſa Garde dans ſon appartement, & ne luy parle que la bouche couverte de ſa main; ceux qui manqueroient à ces marques de reſpect, pourroient être dépoüillez de leur dignité, parce que le Roy ſe reſerve toujours la liberté de les caſſer, mais cela n'arrive guéres, & l'on eſt circonſpect quand on a tout à craindre.

Lors que le Roy de Cananor ſort, il eſt porté ſur un Elephant ou dans un Palanquin, ayant une couronne d'or maſſif ſur la teſte faite comme un bonnet, du poids de cinq cens Ducats; elle ne ſert jamais qu'à luy; c'eſt le Gouverneur qui la donne quand il eſt creé, & celle du Roy mort, ſe met dans le treſor de ſon Pagode. Quand le Souverain marche il eſt ſuivy de Nahers, accompagnez de tambours & de trompettes mélez d'autres inſtrumens de guerre. Il y a des Officiers qui ne ſont que pour marcher devant les Gardes, & crier, qu'on ſe retire le Roy vient; tous les Princes, quand ils ne vont pas avec luy, ſont accompagnez de la meſme pompe, & les Prin-

ceſſes auſſi ; & ſi le Gouverneur eſt Prince, il en joüit par le droit de ſa naiſſance, non pas de ſa Charge ; s'il n'eſt point de famille Royale ; il n'a que ſes Gardes, ſans inſtrumens ny perſonne qui faſſe laiſſer le chemin libre en criant devant luy.

CHAPITRE XXXII.

Suite des coûtumes.

QUoy que dans l'Etat politique les Princes ſoient au deſſus des autres hommes, en matiere de Religion chez les Gentils ils ſont au deſſous des Nambouris & des Bramenes.

Avant que de parler du Mariage, il faut remarquer que les

enfans tirent leur Nobleſſe de la mere, & qu'on les tient de ſa lignée, & non pas de celle du pere, pour des raiſons que l'on verra dans la ſuitte.

Les Princeſſes épouſent des Nambouris & des Bramenes, & les enfans qui naiſſent d'elles ſont Princes & ſucceſſeurs legitimes de la Couronne en leur rang: mais comme le nombre des Princeſſes n'eſt pas grand, les Nambouris & les Bramenes épouſent auſſi des perſonnes de même rang qu'eux; & les enfans de ces femmes ſont Nambouris ou Bramenes ſelon la qualité de leurs meres.

Les Princes n'épouſent point de Princeſſes, mais des Nahe-res, dont ils engendrent des Nahers, & non pas des Princes.

Les Nahers ſe marient à des femmes de leur lignée ou de celle qui leur eſt immediatement inferieure comme les Mainats, ou Cheti. Les autres lignées ont la même liberté de prendre des femmes de leur condition ou d'un degré plus bas, mais il a déja été dit que les femmes ne ſe peuvent mes-allier ſur peine de la vie.

Les Princes, les Nambouris, les Bramenes, ou les riches Nahers ont une femme à eux ſeulement, qu'ils tâchent d'obliger par un traitement doux à ne pas chercher d'autre mary, cependant ils ne peuvent l'en empêcher quand elle a le cœur inconſtant, pourvû que ce ne ſoit pas un homme au deſſous d'elle.

Les femmes des Gentils Malabares ont le droit d'avoir autant de maris qu'il leur plaît, au contraire des Mahómetans, ſans que cela cauſe de déſordres. Les hommes qui portent des armes les quittent à la porte de la femme, afin que s'il en venoit un autre, il connût que la place eſt priſe.

Les promeſſes qu'ils ſe font en s'épouſant ne durent qu'autant qu'ils ſe plaiſent, & dés que l'amour eſt finy ils ſe ſeparent ſans murmurer ; le gage de l'himen eſt ordinairement un morceau de toille que le mary donne à ſa femme, pour ſe couvrir.

Cette liberté de prendre tant de maris & de les quitter quand on veut, fait que les enfans ne

connoiſſent preſque jamais leurs peres, & c'eſt cette raiſon qui fait dépendre leur qualité de celle de leurs meres ; les fils n'heritent point, ce ſont des neveux qui recueillent les ſucceſſions, parce qu'on ne peut douter qu'elles ne leurs ſoient duës, encore il faut que ces neveux ſoient fils de ſœur.

Les Mahometans tous ſoigneux qu'ils ſont d'enfermer leurs femmes, ne laiſſent pas d'obſerver cet uſage dans le Malabar à l'égard des biens de ſucceſſion.

Les filles ſe marient ordinairement à douze ans, & l'on en voit qui ont des enfans avant cet âge. Elles ſont preſque toutes petites ; & ce ſont apparemment les mariages precipitez qui

les empêchent de croître: Les vieilles font generalement l'office de ſage-femme, celles qui accouchent ſe lavent comme les Affricaines, dés qu'elles ſont delivrées, & n'ont pas plus de ſoin de leurs enfans. Toutes les femmes Malabares ſont propres, & agreables, les grandes plaiſent moins que les autres; la pluralité de maris exempte ces Indiennes du cruel uſage de ſe brûler vives avec le corps mort de leur mary, comme font ailleurs celles qui n'en ont qu'un.

CHAPITRE XXXIII.

Des habits.

IL y a peu de difference entre les habits des hommes &

des femmes Malabares, leurs cheveux ſont longs & noirs, ils vont nuds juſques à la ceinture; les Princes ſont de même, & s'ils mettent quelquefois des veſtes, elles ne ſont jamais attachées pardevant. Ils ſe ceignent d'un morceau de toille qui leur tombe ſur les genoux, & ne portent ny bas ny ſouliers; toutes les femmes de qualité des autres pays ſe font diſtinguer par des étoffes d'or & de ſoye: mais au conrraire dans le Malabar il n'y a que celles de baſſe condition qui s'en ſervent, & les Nahers ny les autres qui ſont au deſſus ne portent que de la toille de coton blanche. Les plus opulens ont des ceintures d'or & des bracelets d'argent ou de corne, dont

ils ſe parent : L'on ne voit aucunes pierreries aux femmes excepté quelques bagues ; les hommes & les femmes ont les oreilles percées dés leur enfance ; ils ſe ſervent de menilles d'or, mais cela n'eſt permis qu'à ceux à qui le Roy en donne pour recompenſe de quelque belle action : leurs oreilles ſont ſi longues qu'elles tombent ſur les épaules, & les trous en deviennent ſi grands par le ſoin qu'ils prennent de les élargir ; que l'on y paſſeroit le poing, ils y mettent des pendants peſant juſqu'à deux onces chacun. Tous les Malabares raſent leur barbe, quelques-uns portent des mouſtaches, & d'autres n'en ont point du tout.

Les maiſons ſont generale-

ment de terre, couvertes de feüilles de cocotier, & il est rare d'y en trouver de pierre : Ils ont pour tous meubles quelques paniers & des pots de terre pour apprêter ce qu'ils mangent; leurs tasses sont de mesme, les Rois n'en ont d'autres & ne se font pas distinguer par la vaisselle d'argent ; ils ne brûlent que de l'huile de coco pour s'éclairer, & tournent toujours le dos à la lumiere en mangeant. Il n'y a point de cheminée chez eux, le feu se fait dehors, parce qu'ils n'ont jamais froid. Comme il n'y a point du tout de bled dans cette partie de l'Inde, on ne s'y nourrit que de ris; leurs mets sont sans delicatesse & leurs lits des planches couvertes, chez les riches de su-

perbes tapis, & chez les pauvres de nattes seulement. On ne voit gueres de villages au Malabar, les habitations y sont dispersées, chacun a son enclos; Et comme ils ne peuvent pas tous être auprés des rivieres, & qu'ils ne se servent jamais de l'eau de leurs voisins, ils ont des puits en particulier.

CHAPITRE XXXIV.

De la richesse des Pagodes.

LEurs Pagodes sont magnifiques, on en couvre de cuivre, & même d'argent, & il y a toujours auprés des bassins proportionnez à la grandeur du temple pour se purifier. Le

nombre des Bramenes ſe regle par le revenu du Pagode ; on y diſtribuë tous les jours une quantité de ris aux pauvres du voiſinage, & aux étrangers paſſans de quelque Religion qu'ils ſoient, à la reſerve que les Gentils entrent & les autres demeurent dehors à couvert, cependant on leur permet auſſi d'y coucher ſi la nuit les ſurprend.

Quoy que les Pagodes ayent un revenu fixé, le peuple ne laiſſe pas d'y apporter tous les jours des offrandes que les Bramenes reçoivent pour les preſenter à leurs Dieux : Et comme ce ne peut rien être d'animé, c'eſt ordinairement du ris, du beurre, des fruits, des confitures, de l'or ou de l'argent : Mais l'on donne les métaux bien plus ra-

rement que le reſte. Les Bramenes qui ſe nourriſſent avec leurs familles de ces offrandes, perſuadent aiſément à ces peuples groſſiers, que les Dieux ont mangé ce qui leur a été preſenté : & l'on croit n'avoir plus de ſujet d'en douter, d'abord qu'on rapporte dehors les plats vuides.

Les plus riches Pagodes ont des terres conſacrées aux Dieux, qui leur appartiennent, & c'eſt un crime irremiſſible que d'y répandre du ſang dans les plus innocentes occaſions, on n'épargne qui que ce ſoit : & ſi quelque coupable s'éloigne pour éviter la mort, on execute le plus proche de ſes parens, afin d'expier le crime qui a été commis contre la Majeſté des Dieux.

Pendant que j'étois en ce pays, deux Nahers paſſant par le Baſar ou Bourg de Baliepatan, virent un riche Marchand Mahometan qui recevoit quantité d'argent en Ducats, & reſolurent de l'aſſaſſiner pour ſe rendre maîtres de ce qu'il avoit. Ils le ſuivirent, le percerent de pluſieurs coups dés qu'ils crurent être hors des terres du Pagode de Baliepatan qui ſont d'une grande étenduë, & ſe retirerent à Calicut ſous la domination du Samorin; le corps du Mahometan fut trouvé, les Bramenes ſe tranſporterent ſur le lieu, & declarerent que l'aſſaſſin ſouilloit les terres du Pagode; on en porta les plaintes au Prince Onitri, qui fit faire une exacte perquiſition; enfin on démêla les

noms des criminels qui étoient freres, & l'on fut dans leurs maisons les sommer de comparoître devant le Prince ; comme ils ne se trouverent pas, leur absence les condamna, & l'on prit leur oncle déja si accablé d'années qu'il ne pouvoit marcher sans être soûtenu ; Onitri l'interrogea sur l'éloignement de ses neveux, & ayant répondu qu'il en ignoroit les motifs, le Prince ajoûta qu'il luy donnoit huit jours pour les faire revenir ; mais que ce terme expiré on procederoit contre luy ; l'infortuné vieillard prit d'inutiles soins pour rappeller ses neveux, & le jour qui succeda au dernier des huit, il fut condamné à la mort, & executé malgré son innocence, ses lar-

mes & ſa vieilleſſe.

CHAPITRE XXXV.

Des Idoles.

OUtre les Idoles des Genils, qui ne repreſentent rien de ce qui eſt dans le monde, ils en ont de ces animaux, que j'ay dit qu'ils adorent. Mais leurs plus profonds reſpects ſont pour le Soleil & la Lune. Ils ſe réjoüiſſent quand elle eſt nouvelle, & font un grand bruit quand elle s'éclipſe, pour chaſſer, diſent-ils, le dragon qui la veut devorer. Ils ſaluënt les Dieux & les Rois de la même maniere, & ont tant de veneration pour la vieilleſſe, qu'un

Naher quelque puiſſant qu'il ſoit n'eſt jamais aſſis devant un plus âgé que luy, quand il ſeroit ſon ennemy.

Ils comptent par les Lunes, & ne peuvent marquer au juſte en quels temps ſont les fêtes qu'ils doivent ſolemniſer, & tout cela dépend du caprice des Bramenes; ces Prêtres jeûnent exactement, ceux du voiſinage s'approchent du Pagode d'où l'on tire les Idoles pour les mettre ſur des Elephans ſuperbement parez, qui les menent en triomphe dans les villages, expoſant leurs ſimulacres à la veuë des peuples, qui ſe proſternent à terre pour marquer plus de veneration: quantité de Nahers environnent l'Elephant, tenant des éventails attachez à de longues

canes pour chaſſer les mouches dont les Bramenes diſent que les Dieux ſont incommodez, mais plûtôt pour s'exempter eux-mêmes de cette peine : pendant que l'on fait retentir un bruit confus de divers inſtrumens & de cris de joye, un Bramene court de tous côtez, portant à à la main un ſabre à deux trenchans, ayant des ſonnettes à la poignée ; & aprés avoir fait mil-les poſtures extravagantes, que le peuple regarde comme myſterieuſes, il ſe donne pluſieurs coups ſur la tête, & offre ſon ſang à ces Dieux, qu'il ne connoiſt pas, & dont il peut être connu.

Aprés avoir parcouru les lieux qui ſont marquez pour ce jour, on retourne au Pagode comme

on

on en eſt ſorty. Il y a d'autres ceremonies parmy ces peuples que l'honnêteté ne permet pas de dire. On brûle les corps des Princes, des Nambouris, des Bramenes, & des Nahers, & l'on enterre ceux de toutes les autres lignées.

CHAPITRE XXXVI.

Des Armes.

LEs Malabares qui peuvent porter des armes s'en ſervent fort adroitement, on prend un ſoin particulier d'inſtruire la jeuneſſe dans cet exercice, & les enfans ont à peine la force de marcher qu'on leur donne un arc & des fléches pour fai-

re la guerre aux oyſeaux. Il y a dans chaque Royaume des Academies où on les envoye, qui ſont entretenuës par les Rois ; les Indiens ſont toutes leurs armes & n'en prennent que la matiere chez les étrangers. Leurs mouſquets ſont extrémement legers quoy qu'ils ayent ſix pieds de long, & chaque Naher a un moule pour ſes balcs, ils appuyent la croſſe ſur la joüe, & non pas contre l'épaule quand ils tirent, & tous leurs coups ſont juſtes ; ils ſe ſervent de la lance, du ſabre, & de l'arc, & poſſedent ſi parfaitement ce dernier, que j'en ay vû ſouvent tirer deux fleches en l'air l'une aprés l'autre, dont la ſeconde perçoit la premiere. Leurs arcs ont ſix pieds de longueur, &

les fleches trois; le fer en eſt large de trois doigts, & long de huit; ils ne les portent pas dans un carcois comme ceux de Surate, où ces armes ſont plus petites, & en tiennent ſeulement ſept ou huit à la main ; avec cela ils ont encore un couteau large d'un demy pied & long d'un & demy, attaché au côté, avec un crochet de fer, c'eſt dequoy ils ſe ſervent en ſe battant de prés; ceux qui portent le ſabre ont auſſi la rondache : Leurs armes ſont toujours nuës, & ils ont grand ſoin de les nettoyer.

La jeuneſſe fait ſouvent l'exercice devant le Prince, & les plus illuſtres du Royaume; ceux que l'on croit aſſez habiles invitent dans un jour choiſi des témoins pour juger de leur ca-

pacité, on donne des prix à ceux qui les meritent ; ce sont de vrais combats, & ces fêtes cruelles coûtent toujours la vie à plusieurs de ces jeunes hommes.

Quand les Nahers ont quelque démêlé de famille, ils choisissent de part & d'autre un ou plusieurs hommes de basse condition entre leurs vassaux, qu'ils nourrissent bien, & les font apprendre à combattre : Quand ils sont sçavans on convient d'un jour & d'un lieu, le Prince s'y rend avec toute sa Cour, & les combattans des deux partis armez de couteaux destinez uniquement à cet usage, se battent nuds jusques à la mort des uns ou des autres, & la querelle est decidée en faveur du

party du vainqueur, qui quelquefois ne ſurvit gueres ſa victoire.

Les Malabares ſont naturellement patiens & peu ſuſceptibles de colere; ils ne ſe vangent jamais lâchement, le poiſon eſt preſque inconnu parmy eux, & leurs reſſentimens ſe manifeſtes par des voyes honorables.

Ils vont à la guerre ſans ordre, c'eſt-à-dire qu'ils n'obſervent ny rangs ny marche reguliere; toute la gloire des vainqueurs ne conſiſte qu'au pillage; les Rois ne ſe ſoucient point d'augmenter leurs Etats, & rendent dés que la paix eſt faite tout ce qu'ils peuvent avoir conquis pendant la guerre.

CHAPITRE XXXVII.

Des Mahometans.

LEs Mahometans du Malabar descendent des étrangers qui s'y sont autrefois habituez pour l'utilité du commerce, parce que les Gentils, & sur tout les Nahers, n'en peuvent faire aucun, tout ce qui entre au pays & ce qui en sort leur passe par les mains. On appelle les villages où ils vivent, Bazars, c'est-à-dire Marchez; les plus riches sont sur le bord de la mer, ou à l'embouchure des rivieres, pour la commodité des Negocians qui sont ordinairement Européens.

Ces Mahometans ſont de méchante foy, il y en a quantité de Corſaires qui pillent indifferemment tout ce que la mer leur offre de plus foible qu'eux, & ils ſont cruels ſans moderation à leurs eſclaves; leurs Barques ſont faites comme nos Galeres, elles portent juſques à cinq ou ſix cent hommes, par toute la côte de l'Inde, & vont même à la Mer Rouge; ils les appellent Paro: on ne les voit jamais ou rarement attaquer des Européens dans des bâtimens de quelque defenſe, & la ruſe les fait plus ſouvent reüſſir que la force ny le courage.

On n'a rien à craindre dans les Baſars, quand on eſt accompagné de quelque Naker, les larcins ſont punis à terre, &

brigandage n'eſt libre que ſur la mer, les Rois ne voulant point entrer dans le détail des avantures qui arrivent ſur cet élement où le fort doit toujours à ce qu'ils pretendent, être maître du foible. Les Prêtres payent au Roy la dîme de tout ce qu'ils prennent en argent ou en eſclave; rien ne met à couvert de leurs inſultes, ny le voiſinage, ny la Religion, ny même les paſſeports ſignez des Seigneurs qui leur ſont en veneration.

Quelque amitié que vous ayez contractée avec eux ſur terre, ils ne laiſſent pas de vous charger de fers ſi le ſort vous fait tomber entre leurs mains ſur la mer, juſques à ce que l'on puiſſe payer ſa rançon; ils ſont

plus ignorans & plus farouches que les autres Mahometans, & on ne les distingue des Gentils que par la barbe, les turbans, & les vestes.

Quand ils prennent des Gentils ou des Maures, ils se contentent de les piller sans les faire esclaves, s'ils n'en esperent un grand prix; les Chrétiens en sont traitez plus cruellement, & si on ne les rachete pas d'abord on les voit perir dans la souffrance, excepté quelques lâches qui embrassent leur culte pernicieux, & deviennent leurs favoris, & commandent leurs plus grands Paros. Lorsqu'ils en mettent quelqu'un en mer la plus pressante envie qu'ils ayent est de l'arroser du sang des premiers Chrétiens qu'ils

rencontrent. De tous les Europeens, les Portugais ſont ceux qui ont le plus éprouvé leurs cruautez ; c'eſt ce qui a obligé cette Nation à leur faire une guerre ouverte, & les plus determinez menent ſouvent de ces Corſaires juſques à Goa, quand ils en peuvent vaincre ; on les met en Galere ou dans la Caſa de Polvera, c'eſt-à-dire la maiſon des poudres, où leurs amis, par une avarice inoüie, les laiſſent languir & même expirer dans les fers. On veut quelquefois racheter des Capitaines, mais les Portugais qui ne perdent jamais le ſouvenir des injures refuſent de les affranchir.

Les Mahometans du Malabar ſont obligez de ſuivre toutes

les coûtumes du pays, excepté celles qui s'oppoſeroient directement à leur Religion. Ils ne parent point les Moſquées, & ne ſongent qu'à amaſſer des treſors.

CHAPITRE XXXVIII.

Etabliſſement à Tilcery.

COmme nous étions fort mal logez à Balieparan, & trop loin de la mer, dés que les Vaiſſeaux la Marie & la Force furent partis pour France, nous ſollicitâmes le Prince Onitri de nous marquer un autre endroit, ce qu'il accorda à la faveur de quelques preſens; il mena luy même des nôtres

dans une terre de ſon apanage appellée Tälichere, que nous avons depuis nommée Tilcery, cette place eſt ſituée à quatre lieuës au Midy de Baliceparan, & à trois de Cananor.

Cananor eſt ſous l'onziéme degré quarante minutes de latitude Septentrionale, le Port qui en eſt beau pendant l'Eſté devient fort dangereux en Hyver, c'eſt l'endroit le plus conſiderable du Royaume qui porte ce nom ; & celuy où les Portugais s'arrêterent quand ils découvrirent les Indes : On y voit encore aujourd'huy une tour bâtie de pierres qu'ils avoient apportées de Liſbonne, environnée de murs, ſur leſquels il y a plus de cent pieces de canon ; la Ville fut enſuite

bâtie auprés du Fort, & ces étrangers se rendirent redoutables à tous les habitans du pays; il n'y a point de riviere à Cananor, & l'on n'y aborde que par une petite Baye.

Les Indiens se servirent des Hollandois que le Roy de Cananor protegea pour borner l'autorité des Portugais: & quoy que ces derniers fissent une vigoureuse resistance, les autres les chasserent, secondez des Nahers, & s'étans rendus maîtres de tout ils raserent la Ville & n'ont conservé que le Fort.

Il y a un grand Basar au Midy, occupé par des Marchands Maures, où une personne considerable de leur Religion commande sous l'autorité du Roy & de son Lieutenant general.

Celuy que j'y ay vû s'appelloit Aliraja, & étoit Roy de quelques-unes des Isles Maldives; c'est un climat sain & fertile où il se fait un grand trafic de tout ce que l'Inde produit : il n'y a pour tous chemins que de petits sentiers, parce que l'on n'y a jamais vû ny chariots ny carosses, & que les Elephans, les Palanquins & quelques chevaux sont les voitures ordinaires. C'est là que croissent quantité de ces cannes, que l'on appelle Bambou ; elles deviennent grosses comme la cuisse, & longues de vingt ou trente pieds; on les coupe quand elles sont encore tendres pour faire des Achars, ou confitures au vinaigre, & on en plie avant qu'elles soient seches, pour servir

aux Palanquins, mais celles qui ſont parfaites ſe vendent juſques à deux cens écus.

Les Hollandois de Cananor n'ont pas mieux contenté les Indiens que les Portugais avoient fait, & ſi la fierté des premiers rendit leur ſocieté inſupportable, la ferocité des autres n'accommode pas mieux leurs voiſins, qui protegeroient volõtiers ceux qui voudroient prendre leur place.

En allant au Midy à une lieuë de Cananor, on rencontre Carla, un village qui n'eſt habité que par des Tives & des Cheti, où il ſe fait de bonnes toiles, qui conſervent le nom du lieu. On trouve une autre lieuë plus loin toujours au Midy Tremeparan, ou en langue du pays Talmorte, qui eſt encore un

Bazar de Marchands Maures, fort puiſſant. Aſſez prés de là ſur une éminence, eſt une Forteresſe où les Rois & les Princes ſe retirent quand ils paſſent par là, quoy qu'il n'y ayc point de garniſon entretenuë. Une belle riviere coule le long du Bazar, & va ſe jetter dans la mer à cent pas de là ; elle eſt large, mais ſi peu profonde que des Vaiſſeaux au deſſus de cent tonneaux n'y pourroient pas entrer; devant ſon embouchure environ à une lieuë en mer il y a quantité de rochers, & une petite Iſle inhabitée où l'on ne va que pour chaſſer ; c'eſt un endroit commode pour les Barques que le mauvais temps ſurprend ; il n'y a point de Corſaires à Tremepatan, mais ceux

qui viennent des autres lieux ſe cachent quelquefois derriere l'Iſle pour ſurprendre les Vaiſſeaux.

CHAPITRE XXXIX.

Départ de Baliepatan.

AVant que de parler de Tilcery, il faut ſçavoir que Meſſieurs de Flacour, & de la Serine étant partis avec le Prince Onitri, pour aller prendre poſſeſſion de cette place, je reſtay à Balieparan pour faire tranſporter tout ce qui nous appartenoit à nôtre nouvelle demeure, & je ſuivis les Barques avec une eſcorte de Nahers. Nous paſsâmes la Forte-

resse de Cananor & le village de Carsa sans rencontrer aucuns Paros, mais en approchant de Tremepatan, nous en vîmes sortir un de derriere l'Isle, qui venoit droit à nous; on m'assura que c'étoit des Pirates; & pour éviter le danger de passer auprés d'eux, je fis entrer nos Bateaux dans un petit ruisseau, & les laissant en garde à de nos gens, je fus à Tilcery par terre avec deux Nahers, où je trouvay le Vaisseau la Ville de Marseille, commandé par Mr. Perotin, qui avoit été Lieutenant dans celuy sur lequel j'étois venu de France au Fort Dauphin; quand j'eus donné avis de ce qui m'amenoit, on mit quatre Pierriers dans une Chaloupe avec une vingtaine

d'hommes armez, qui furent à la veuë du Pirate dégager nos Bateaux sans obstacle.

Le Vaisseau dont je viens de parler fut aussi-tôt chargé de poivre, de Cardamome, & de Canelle, & partit pour Perse, laissant avec nous le Reverend Pere Gabriel de Chinon Capucin, qui avoit été envoyé en qualité de Missionnaire dans le Malabar, par le R. P. Ambroise de Preüilly, Religieux du même Ordre, & Superieur des Missions des Indes.

L'endroit que le Prince Onitri nous avoit donné ou plutôt vendu, est situé sous l'onziéme degré & demy au Nord de la ligne, à une lieuë de Tremepatan, à trois de Cananor, à quatre de Baliepatan, & au Midy

de tous. On voit auprés de la mer un endroit élevé, dans lequel il y a deux ou trois cens Cocotiers, avec une maiſon au milieu, bâtie de bois & de terre, & plus bas une enceinte pleine de Cocotiers, & d'autres arbres fruitiers, environnée d'une eſpece de foſſé : du côté de la terre eſt un petit Bazar de Maures, & auprés une Moſquée fort mal bâtie, & plus mal entretenuë, où les Mahometans font leurs prieres; il y a par tous les environs de belles terres, appartenant à de riches Nahers, & ſur le bord de la mer deux villages de Moucoüas, ou Peſcheurs Gentils.

Tilcery étoit au Prince Onitri, qui s'en défit, comme j'ay dit, en faveur de la Compa-

gnie Royale, ne trouvant rien de plus commode pour elle dans toutes les terres du Roy, il ne s'en reserva que la Seigneurie.

On bâtit d'abord avec les materiaux du pays une maison pour nous loger, & des magazins pour les marchandises, que l'on fortifia autant qu'il fut possible, afin d'éviter le vol & la surprise.

Dans ce temps-là le Pere Gabriel fut attaqué d'une perilleuse dysenterie, & demanda un Paudite ou Medecin Indien, croyant qu'il seroit plus habile qu'un autre dans son pays ; celuy qui vint promit de le guerir en trois jours, contre toutes sortes d'apparences, & fit un remede dont on luy donna, par son ordre, une cuillerée le

ſoir & le matin, qui étoit compoſé, à ce que je pus juger, d'Opium, que les Indiens appellent Amphion, d'huile & de Jagre, ou Sucre de Cocos; ce remede termina en effet la maladie du Pere, mais ce fut par ſa mort, le vingt-ſeptiéme Juin 1670. Cette perte nous priva des conſolations dont nous avions beſoin dans un pays idolâtre, n'ayant plus de Paſteur, & il ne nous reſta que le ſouvenir d'un homme venerable par ſon âge & par ſa vertu, honoré des Mahometans & des Gentils même qui l'avoient pratiqué.

Pour aſſurer l'établiſſement de la Compagnie à Tilcery, on fut obligé d'entretenir à la ſolde cent cinquante Nahers, un

assez long espace de temps, parce qu'on nous donnoit tous les jours quelques alarmes : les Indiens étans jaloux de la beauté de nos bâtimens, & ne meditant rien moins que de nous égorger, il fallut aller demander la protection du Prince; mais comme il ne pût venir alors en personne, ceux dont nos ouvriers dépendoient leur defendirent de nous servir, & traverserent nos desseins autant qu'ils pûrent ; cependant aprés milles difficultez, Onitri vint declarer qu'il nous protegeoit, fit châtier ceux qui nous avoient troublez, & nous laissa dans un état tranquille, ayant demeuré prés de six mois dans le voisinage de Tilcery, pour tenir les mutins dans leur devoir.

CHAPITRE XL.

Voyage de Monsieur de Flacour chez le Samorin.

LEs Hollandois qui n'ont jamais pû s'accorder avec aucun Prince de l'Inde, renouvellerent cette même année la guerre avec le Samorin, qui eſt le plus puiſſant Roy du Malabar, les deux partis combatirent long-temps, ſans que la victoire ſe voulût declarer; mais enfin les Hollandois en furent favoriſez; & ayant repouſſé les Indiens, ils démolirent pluſieurs places, pillerent des Pagodes, & attaquerent une Forteresſe appellée Batacota, ou Trianvaxa Calota

Calota Batacota, comme elle étoit fort importante, le Samorin ne negligea rien pour la defendre ; mais le bruit des canons êtonnant les Nahers, & le Prince se voyant pressé sans esperer de secours de ses voisins, qui ne vouloient point rompre avec les Hollandois, eut recours aux Europeens : Les Portugais ne pouvoient l'assister, & peut-être aussi n'cût-il pas voulu leur fournir les moyens de se rétablir dans ses Etats ; ce fut donc à nous qu'il s'adressa : & quoy que la guerre ne fût pas encore declarée entre la Hollande, comme cette Nation nous avoit déja traversez dans tous les établissemens des Indes, on embrassa le party du Samorin, & Messieurs de Fla-

cour & Coche, partirent de Tilcery avec un plein pouvoir de traiter alliance avec luy ; on les reçut avec beaucoup de joye & entre plusieurs articles, le Roy Samorin fit une donation autentique d'un endroit de son Royaume nommé Alicote, avec toutes ses dépendances, à la Compagnie, consentant que non seulement elle y fit un établissement, mais luy en cedant la souveraineté. Ce lieu n'est pas éloigné de Cochin, & il y a une riviere où des Vaisseaux d'un port raisonnable peuvent entrer.

Les Hollandois ayant appris la negociation de Monsieur de Flacour, redoublerent leurs efforts, & le Prince pour obliger les François à le secourir leur

promit encore la Place assiegée, & en fit publier l'acte dans le Camp des ennemis, mais ce fut sans effet, les Hollandois pousserent leurs progrez, & Monsieur de Flacour, qui avoit pris la defense du Fort, fut contraint de se retirer, aprés de grands efforts; les Nahers perdirent courage, & la Forteresse fut enfin démolie. Le Samorin qui ne pouvoit plus soûtenir la guerre, voyant que le secours qu'il attendoit de Surate n'arrivoit point, fit proposer la paix aux Hollandois, qui l'accepterent; les Articles en furent signez; & Monsieur de Flacour revint sans avoir pû servir un Prince tout plein de bonnes volontez pour nôtre Nation. Comme il ne fit la paix

que dans le dessein de recommencer la guerre, dés que nos Directeurs luy auroient envoyé du monde, il obligea Monsieur de Flacour à laisser Monsieur Coche dans sa Cour, en attendant l'execution des promesses que la Compagnie Royale luy avoit faites.

CHAPITRE XLI.

Nouveaux troubles à Tilcery.

CEpendant nos ennemis, dont la presence du Prince Onitri avoit calmé quelque temps la fureur, recommencerent à nous troubler dés qu'il fut éloigné de Tilcery ; nous avions à craindre non seulement

les Nahers & d'autres Gentils, mais aussi les Corsaires de Bargara & de Cognaly, qui songeoient à venir piller nos magazins, & nous assassiner s'ils ne pouvoient nous prendre vivans. Il fallut alors obtenir de nouveaux Nahers du Prince, pour nôtre seureté, nous nous precautionnâmes autant que nous le pûmes, resolus de perir plûtôt que de devenir les esclaves de ces Infidelles.

Quelque temps aprés le depart de Monsieur de Flacour, pour aller chez le Samorin, on vit paroître un Vaisseau du côté du Midy, qui portoit le pavillon blanc ; nous déployâmes aussi-tôt le nôtre, & l'enseigne vint à terre, nous apprendre que c'étoit le Saint François, appar-

tenant à la Compagnie, commandé par le Sieur Vimont, & que Monsieur Pilavoine Bourgeois de Paris étoit dedans en qualité de Directeur ; ce Vaisseau étoit party de France pour Surate, & aprés avoir doublé le Cap de Bonne Esperance, une cruelle tempête les avoit batus, jusques à emporter les mats & quelques Matelots ; & le Navire faisant eau de tous côtez, les Officiers avoient fait vœu, s'ils échappoient, d'aller visiter le corps de Saint François Xavier dans le lieu où il repose à Goa. L'orage s'étant appaisé, ils relâcherent à Batavia, Ville de l'Isle de Java, appartenant aux Hollandois, & la plus grandes qu'ils possedent en Orient ; ils avoient là trouvé ce

qui leur étoit neceſſaire, & alloient ſatisfaire leur vœu à Goa pour ſe rendre enſuite à Surate.

Ce Vaiſſeau ne fut que vingt-quatre heures à nôtre Rade, pendant leſquelles nous y fîmes porter de toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & les Officiers ayant appris les craintes continuelles où nous étions, ils nous laiſſerent des ſabres, des armes à feu, de la poudre, & une barique d'eau de vie, la veuë de ce Vaiſſeau, celle de nos armes, & le bruit que nous répandîmes qu'il devoit bien-tôt arriver un grand nombre de François à Tilcery, donnerent quelque terreur à nos ennemis, & modererent un peu leur fureur. Le Saint François partit, & amena Monſieur Deshayes, qui

ne se plaisoit pas au Malabar, & demandoit depuis long-temps à en sortir.

Au retour de Monsieur de Flacour de chez le Samorin, on fit signifier aux Hollandois de Cananor, la donation que ce Prince avoit faite à la Compagnie Royale, mais ils n'entendirent pas mieux raison là-dessus que ceux de Cochin.

CHAPITRE XLII.

Arrivée de plusieurs Vaisseaux.

LE Vaisseau la Ville de Bordeaux, qui venoit de Surate, & devoit aller à Mascate Ville de l'Arabie, dans le Sein Persique, arriva à Tilcévy. Les

Portugais avoient édifié une Forteresse dans cette porte de l'Orient, d'où les Arabes les chasserent, & nôtre Compagnie y établit depuis un Bureau.

Monsieur Petit commandoit ce Vaisseau, qui s'arrêta peu à nôtre Rade & partit pour Manigalor, où il devoit se charger de ris: nous apprîmes que Monsieur Caron Directeur general devoit passer dans peu chez nous, & que tout étoit preparé pour son voyage de Banram, ainsi nous nous disposâmes à le recevoir. On mit des sentinelles pour observer s'il ne passoit point de Vaisseaux, vers le Nord & nous commencions à croire qu'on nous avoit trompez quand le Saint Paul parut, qui fut bien bien-tôt suivy du Vautour, &

du Saint François, ſur lequel étoit Monſieur Caron, qui alloit établir un Bureau à Bantam, proche de Batavia, quand il eut examiné l'état où nous étions à Tilcery, il continua ſa route.

Le Prince Gouverneur ſçachant ſon arrivée vint pour le viſiter, mais il étoit à la voile, le temps luy ayant offert des vents favorables. Monſieur Caron envoya faire ſes excuſes à Onitri avec un preſent, & le Prince en uſa de même à ſon égard, envoyant une Chaloupe aprés luy.

On parloit il y avoit longtemps d'établir un Bureau à Sirinpatan, appellé en langue vulgaire Padenote, & Monſieur Caron ayant ſon depart laiſſa

l'ordre à Monſieur de Flacour d'en faire inceſſamment le voyage. Il me choiſit pour l'y accompagner, ſans que les pluyes qui tombent ſans dicontinuation dans le Malabar pendant ſix mois, & qui commençoient à inonder le pays, fuſſent capables de l'arrêter; quoy que nous n'euſſions que vingt-cinq lieuës à marcher, je tâchay de luy faire comprendre qu'il devoit differer ſon depart pour quelque temps, mais il perſevera dans ſa penſée que nous trouverions les chemins plus faciles.

CHAPITRE XLIII.

Depart de Tilcery.

NOus partîmes le ſeiziéme Juin 1671. avec des Guides & des Nahers, ayant pour tous habillemens des chemiſes & des caleçons, & des eſpeces de ſandales à nos pieds, nous couvrant de chacun un Par-à pluye, de feüilles de Palmier. Dés le premier jour nous trouvâmes les eaux ſi hautes, qu'elles nous alloient juſques à la ceinture; & il fut impoſſible de faire plus de deux lieuës: L'on nous logea avec peine dans un petit Bazar, où nous nous ſechâmes facilement, parce que

nous n'étions couverts que de toile. Aprés avoir passé une tres-méchante nuit, nous nous remîmes en chemin pendant un petit intervalle de beau temps, qui ne nous dura gueres ; comme il falloit marcher dans l'eau, les Sanſuës s'attachoient à nos jambes, & nous ne pûmes ſoûtenir cette fatigue que juſques à midy; nous logeâmes chez des Maures, & aprés dîner Monſieur de Flacour fut viſiter un Naher, Seigneur du quartier, quoy que ſujet du Roy de Cananor, ſa permiſſion étoit neceſſaire pour paſſer plus avant, & afin de l'obtenir on luy fit un preſent. Nous trouvâmes les chemins moins difficiles le lendemain, mais par l'ignorance de nos guides, aprés avoir marché qua-

re heures, nous nous trouvâmes au même endroit d'où nous étions partis le matin. La colere n'étoit pas de saison, & il fallut necessairement nous confier encore à ceux qui nous avoient égarez, ne trouvant point d'autre secours; La pluye redevint violente, & nous ne rencontrions que des lieux pierreux, ou de larges fossez pleins d'eau, que sa rapidité rendoit dangereux à traverser sur des arbres & des planches. Enfin nous gagnâmes un Bazar de Mahometans proche de la riviere qui passe à Cogualy, on nous y receut humainement, & le mauvais temps nous contraignit d'y sejourner un jour.

Tout ce que nous avions passé n'étoit rien au prix de ce

qu'il nous restoit à souffrir ; l'idée que l'on nous en donnoit m'obligea à solliciter Monsieur de Flacour de ne passer pas outre, ceux chez qui nous étions luy en confirmoient le danger, mais il n'écouta rien, & voulut executer son entreprise avant le retour de Monsieur Caron.

Pour moy à qui l'on n'avoit rien ordonné, & qu'aucun devoir n'engageoit à faire ce voyage, l'interest de ma vie me fit resoudre à quitter Monsieur de Flacour, auquel je n'étois point utile, trouvant la commodité d'une riviere, dont je pouvois gagner la mer ; je me mis donc dans un canos, refusant des armes, dont je ne croyois pas avoir besoin, quoy que je n'eusse qu'un Maure maître du ca-

nos & ſon garçon avec moy, & j'eſperois aller coucher ce jour-là à Bagara, chez Couteas-Marcal, riche Marchand Mahometan, & tres-fameux Pirate, avec lequel je devois terminer quelques affaires. Je paſſay à Cotta, ou Cogualy, un Bazar qui porte le nom du plus redoutable Corſaire de cette mer, qui en eſt Seigneur, & je me croyois déja à Bagara, quand des Pirates qui me virent détacherent un Bateau pour venir à moy. Comme je ſçavois que tout ce que ces gens-là prennent ſur l'eau eſt à eux, je fis promtement gagner le rivage; mais j'y étois à peine, que le Maître de mon canot, & celuy qui devoit porter mes hardes, s'éloignerent de moy, & me

laisserent à la mercy des brigands, qui abandonnerent le canot, pour me poursuivre. Je connus alors la faute que j'avois faite de ne pas prendre une arme à feu, dont il m'eût été facile de me servir contre deux hommes qui n'avoient que chacun une lance ; ils me porterent des coups tous à la fois, & me forcerent de m'embarquer avec eux, n'ayant point de témoins de leur violence. Ils me menerent à Cogualy, où je fus regardé comme le premier esclave François, & ensuitte je fus conduit chez leur chef, qui croyoit que je pouvois fournir quelque somme considerable ; mais ne me trouvant rien, il me demande pourquoy j'avois quitté Monsieur de Fla-

cour, & s'il devoit repaſſer par ſon Bazar, je répondis que je n'en ſçavois rien ; & pour concluſion on apporta des fers, qu'on mit auprés de moy, en attendant qu'il eût decidé de ma deſtinée. La fortune voulut qu'il fiſt reflexion à nôtre alliance avec le Samorin, dont il étoit ſujet, & à la loy qui leur défendoit de rien prendre à terre, ny même ſur la riviere. On reporta les fers, & par un retour que je n'eſperois pas, le Corſaire devint civil, & m'offrit un lit dans ſa maiſon ; mais comme je n'aſpirois qu'à me voir libre, je le priay de me laiſſer partir pour Bargara, où je voulois aller le même ſoir, pour des affaires d'importance, il y conſentit & me fit preſen-

ter, pendant qu'on me preparoit un Bateau, quantité de confitures, dont je pris par bienſeance, ſans en vouloir manger, craignant le poiſon, quoy qu'il ſoit moins connu chez les Malabares que chez les autres Natiõs.

Aprés avoir pris congé du Pirate, j'entray dans l'Almadie, qui me devoit porter à Bargara, où je trouvay en arrivant le canot, qui m'avoit abandonné avec mes hardes; le Maître me dit qu'il m'avoit toujours attendu; & un Peſcheur m'apprit qu'il étoit arrivé un François au Bazar. Je fus le chercher d'abord, & je trouvay que c'étoit Monſieur de la Serme l'aiſné, qui revenoit de Calicut; cette heureuſe rencontre diſſipa tout le chagrin que mon avanture m'a-

voit donné, je luy rendis compte de tout ce qui m'étoit arrivé : & comme il avoit déja parlé au Corsaire de Bargara, nous partîmes ensemble le lendemain pour Ticcry qui n'en étoit qu'à trois lieuës, où nous arrivâmes avant midy. Mon retour y surprit tout le monde, & il n'y eut personne qui ne me dit que j'avois eu raison de ne me point exposer sans necessité aux fatigues d'un voyage dangereux de toutes les manieres.

Fin du premier Tome.

EXTRAIT

DV PRIVILEGE

DV ROY.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le huitiéme Février 1683. signé LE NORMAND, & scellé : Il est permis au Sieur Dellon, Docteur en Medecine, de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choi-

ſir un Livre par luy compoſé intitulé *Relation d'un Voyage des Indes Orientales*, pendant le temps & eſpace de ſept ans entiers & accomplis, à commencer du jour qu'il ſera achevé d'imprimer, & defences ſont à tous Imprimeurs, Libraires & autres de contrefaire ny faire contrefaire ledit Livre, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de tous dépens, dommages & intereſts, & autres peines contenuës audit Privilege.

Et ledit Sieur Dellon a cedé

& transporté son droit du pre-
sent Privilege à Claude Barbin,
Marchand Libraire à Paris,
pour en joüir pendant le temps
porté par iceluy, suivant l'ac-
cord fait entr'eux.

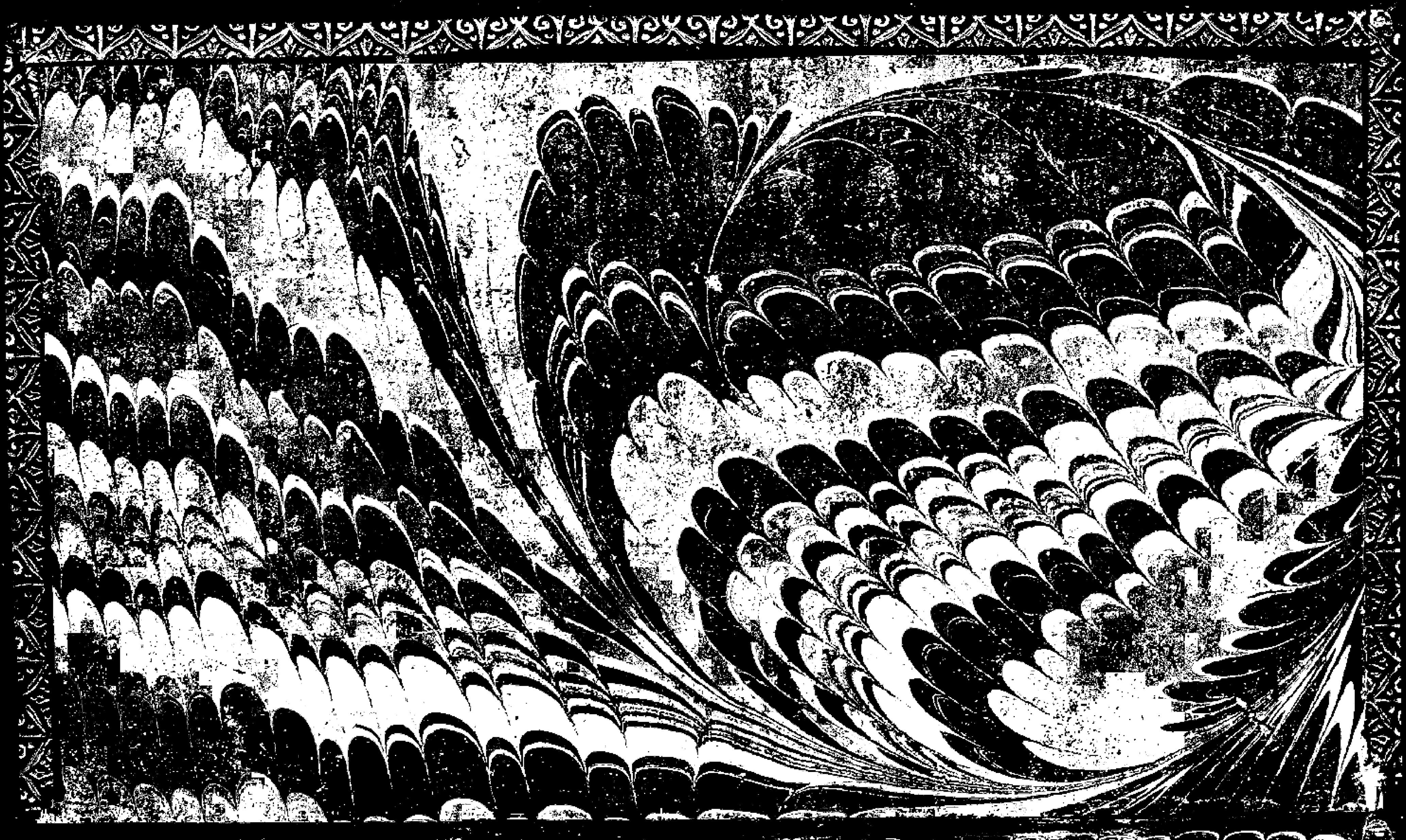
Achevé d'imprimer pour la
premiere fois le 23 De-
cembre 1684.

Jugeon de Sartine

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

[redacted]








VOYAGE
DES
INDES
TOME



